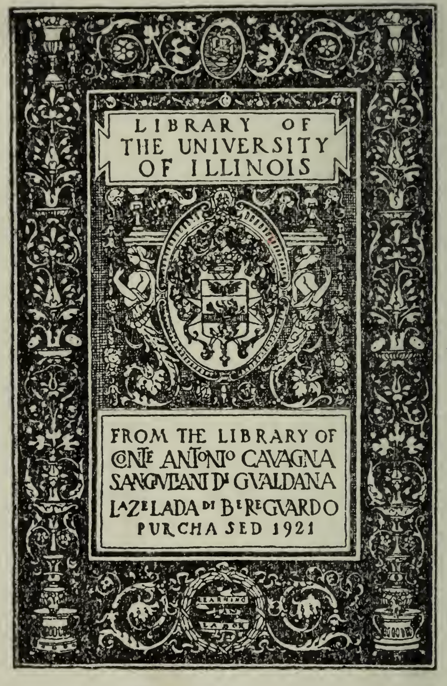
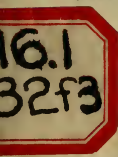




LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

JÉROME ET JEAN THARAUD



LA

FÊTE ARABE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU
1912



LA FÊTE ARABE

A LA MÊME LIBRAIRIE

Dingley, l'Illustre Écrivain, couronné par l'Académie des Goncourt. — 25e édition.

La Maîtresse Servante. — 5e édition.

JÉROME ET JEAN THARAUD

LA
FÊTE ARABE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU
1912

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N° 1,127

A Charles PÉGUY



LA FÊTE ARABE

C'était pendant les premières semaines de la guerre à Tripoli. Tous les journaux illustrés publièrent à ce moment des photographies saisissantes. Sur la plage, dans les ruelles, au fond des cours, près des mosquées, le long des routes, dans la palmeraie, partout des cadavres étendus, partout des burnous entassés comme des sacs de farine qu'on va charger sur des charrettes. Je me rappelle

encore des femmes fugitives ramenées à la ville par les Bersagliers; toutes, vieilles et jeunes, se tenaient enlacées; des enfants nus, en grappes, s'accrochaient à leurs robes — pauvre et faible troupeau qui s'enveloppait de voiles pour ne pas voir les corps qui bordaient le chemin. Un grand soleil tombait sur tout cela; une poussière dorée enveloppait dans sa brume les soldats et les femmes, les mousselines et les baïonnettes; et rien, pas même ces burnous devenus des linceuls, ne donnait plus l'impression du carnage que cette grâce orientale épouvantée.

Eh! quoi, direz-vous, c'est la guerre. Va-t-on toujours gémir et nous apitoyer!

J'avais encore ces images dans l'esprit, quand je reçus cette lettre venue du fond du désert; elle portait le timbre de l'oasis de Guerrara, le premier bureau de poste qu'elle avait rencontré après un long parcours à chameau :

« Vous voyez, cher ami, m'écrivait mon correspondant lointain, comment nos frères latins civilisent! Ce n'est pas une guerre, c'est un massacre qu'ils inaugurent à Tripoli; et dans le Gharb et dans le Riff, les Espagnols ne font guère mieux. Quel dégoût, quelle tristesse de penser que ce sont pourtant ces gens-là qui, chaque jour plus nombreux, débarquent dans notre Algérie, et déjà y font la loi! Le proverbe arabe a raison,

l'Afrique du Nord n'est plus à nous : c'est une vache que le Français maintient solidement par les cornes, tandis que l'Italien, le Maltais, l'Espagnol la traient inépuisablement. Est-ce donc pour installer chez nous quatre cent mille étrangers que nous avons dépensé des milliards, et lutté cinquante ans contre la nature et contre les hommes? Partout s'établit ici, à la place de notre civilisation généreuse, la barbarie des ruffians de la Calabre et de l'Andalousie, qui au nom de notre loi, habilement exploitée, dépouillent le Français et l'indigène, comme ils dévalisaient autrefois le voyageur sur les grand'routes, une espingole à la main. Bientôt, si cela continue, nous ne serons plus qu'une poignée de fonctionnaires et de

capitalistes perdus dans une masse italo-espagnole, et c'est nous qui serons forcés de nous assimiler à tous ces étrangers, si nous voulons demeurer sur cette terre que nous avons conquise et où nous sommes déjà des vaincus. Nous faudra-t-il subir, dans notre empire d'Afrique, le sort que nous avons connu tant de fois, et sur tant de points du monde, au Canada, aux Indes, en Égypte? Une fois de plus aurons-nous travaillé pour les autres? L'aiguille habille tout le monde et reste toujours nue! Et pourtant, l'aiguille française avait cousu ici un merveilleux vêtement : des intrus s'en sont emparés pour s'en vêtir, mais le costume craque de toutes parts; nous le réparons encore. Quand les Barbares auront cassé

l'aiguille, on les verra dépenaillés et nus comme ils étaient autrefois...

» Tout ce que je vois, tout ce que j'entends ne me donne pas à regretter de m'être réfugié dans le Sud, pour échapper à ces Calabrias, comme disent les Arabes qui confondent sous le même nom et dans un même mépris tous nos fameux frères latins. Mais c'est en vain que j'ai mis entre eux et moi l'immense étendue des sables : les mille échos du désert m'apportent le bruit de leurs méfaits. Nul pays n'est plus silencieux, nul aussi n'est plus bruyant pour une oreille qui sait entendre. J'interroge la caravane qui passe, le chanteur de complaintes, le bateleur marocain : toutes ces voix me confirment dans mes impressions désen-

chantées. Il n'y a pas vingt ans encore, nous étions, nous autres Français, pour nos Musulmans d'Afrique, le type de l'Européen de race noble, à l'esprit généreux et guerrier ; entre toutes les nations, c'était la nôtre qu'ils honoraient le plus, et le dernier des Arabes répétait que si le Français prononçait seulement la formule sainte, il entrerait au Paradis avant les Musulmans eux-mêmes, car il est noble et juste. Les odieux Calabrias sont en train de ruiner cette légende que l'Islam avait créée à notre bénéfice; on ne nous distingue plus d'eux, on nous rend responsables de leurs crimes, et nous qui étions naguère les moins haïs parmi les étrangers, nous serons bientôt les plus détestés !

» J'hésite à donner cette lettre au chamelier qui l'attend. Quel effet vous fera-t-elle au milieu de ce Paris que j'ai quitté il y a tant d'années? Elle vous paraîtra sans doute aussi lointaine et inutile que la voix des prophètes Ezéchiel ou Jérémie. N'importe! Je vous l'envoie. Qu'elle emporte avec elle les soucis qui m'obsèdent, et trouvez-y du moins le souvenir d'un homme qui, dans sa solitude, ne vous a pas oublié. »

Une voix trop passionnée éveille presque infailliblement chez celui qui l'écoute un désir de contradiction, et puis rien ne révolte plus que d'entendre déclarer prête à tomber en pourriture une œuvre que l'on croit saine et prospère.

Chaque mot de cette lettre, de cette plainte quasi musulmane, venait rappeler à ma mémoire mille propos contraires que j'avais entendus. Qu'aurions-nous fait en Algérie sans l'appui de ces étrangers qui indignaient si fort mon ami? Que serions-nous devenus, si nous n'avions pu compter que sur la main-d'œuvre indigène? Dormir le long d'un quai, au fond d'une boutique, dans l'ombre des cactus, arroser de temps en temps un misérable jardin, remuer un peu de terre, prier, mentir et voler, prendre les défauts de ses maîtres et aucune de ses vertus, l'Arabe sait-il faire autre chose? Nous avons été trop heureux d'accueillir ces Calabrias! C'est leur travail qui est enfermé pour toujours dans

les quais et dans le môle d'Alger, dans les tranchées et les remblais de nos chemins de fer, dans les vignobles et dans les routes qui mènent vers le Sud. Ces jardiniers, qui soignent avec tant de patience les vergers de la Mitidja, ce sont des Mahonnais; ces pêcheurs, dont on voit sortir les barques par les plus mauvais temps, ce sont des Siciliens; ces conducteurs de prolonges, qu'on rencontre sur tous les chemins et qui chantent aussi leur chanson, qui n'est pas la chanson arabe, ce sont des gens de Valence et de Murcie. Ne disons pas : c'est une sale écume que l'Espagne et l'Italie ont rejetée sur nos bords; ne leur reprochons pas d'être pauvres et de s'abattre chez nous comme la misère sur le monde. Sans

doute, s'ils étaient millionnaires, ils ne seraient pas venus ici! En traversant la Méditerranée, ils ont subi comme un nouveau baptême; ils arrivent sans chef, sans argent, avec la seule force de leurs bras; notre petit groupe français les reçoit, les encadre; ils ne demandent qu'à oublier une terre qui leur fut marâtre, pour s'attacher à ce pays nouveau qui leur offre un asile. Avec quel empressement ils se font naturaliser! Comme ils apprennent notre langue, comme ils recherchent nos alliances! Au bout d'une génération les fils de ces déshérités ont oublié leur pays d'origine. Déjà on peut prévoir le temps où tous ces éléments, disparates encore, se fondront en un type neuf, bien adapté au pays. Et c'est

l'image de la France qu'on trouvera au fond du creuset.

Qui a tort? Qui a raison? Qui faut-il écouter : ces voix de bon accueil ou le cri alarmé de mon ami? Ce n'est point à un passant de donner son avis dans un problème aussi grave. Je ne veux apporter qu'un simple témoignage et raconter, au gré du souvenir, la singulière aventure du personnage dont j'ai transcrit la lettre, et par quelle suite de circonstances il fut conduit, un jour, à renoncer à la vie civilisée pour mener la vie nomade.

CHAPITRE PREMIER

Quand je débarquai à Alger pour la première fois, il y a une vingtaine d'années, j'éprouvai une impression à laquelle, j'imagine, un Français n'échappe guère. On arrive dans un des rares points du monde où nous pouvons encore nous présenter avec orgueil, et où tout donne à penser que notre domination ne sera pas éphémère. Je voyais l'activité d'un grand port là où, il y a un siècle à peine,

n'appareillaient que les tartanes des Koulouglis et des pirates; je parcourais les quartiers arabes, qui n'étaient pas encore saccagés, et je me félicitais de voir que nous avions réalisé cette tâche, presque impossible, de civiliser sans trop détruire. Peu de villes sont plus aimables. Aux grâces de la mère patrie s'ajoute ici je ne sais quoi de plus allègre et de plus voluptueux. Ce n'est ni Toulouse, ni Marseille : dans le parler, des tournures locales, mais dans la voix, peu d'accent; dans l'esprit, de l'ardeur et de la vivacité, mais dans les gesies nulle pétulance; nulle emphase dans les propos. On sent déjà la gravité de l'Arabe et le voisinage du désert.

Je n'y demeurai que le temps d'en

emporter des regrets. J'étais curieux de visiter une oasis du Sud, et je me rendais à Ben Nezouh, lointain petit village, à la limite des Hauts-Plateaux, sur la frontière des sables.

Le chemin de fer n'était pas encore construit. Il fallait alors prendre place dans une de ces invraisemblables diligences qui, après avoir longtemps roulé de bourgade en bourgade sur les routes de France, achèvent leur carrière dans les pistes d'Afrique. Et lorsqu'en plein midi, par une brûlante journée d'août, sur la place du Gouvernement, on grimpait dans cette patache déjà bondée d'indigènes, qu'on s'installait tout en haut, sous la bâche, une cruche d'eau entre les jambes, un couffin de provisions

sous le bras, et qu'on se disait : « En voilà pour cinq jours! » alors on avait l'impression d'aller vraiment chercher un pays inconnu, et qu'il y fallait du courage.

Tout le reste de l'après-midi, l'antique véhicule se traînait dans l'humidité chaude qui noie sous d'épaisses vapeurs la plaine assoupie d'Alger. Au soir tombant, la route commençait de s'élever au-dessus de cette brume étouffante; des courants d'un air frais et vivifiant, et comme d'un autre climat, venaient vous frapper au visage, et toute la nuit on roulait dans les gorges de l'Atlas.

Bercé par la voiture, j'essayais vainement de résister au sommeil, de garder les yeux ouverts sur le ciel constellé, où

les sommets des montagnes se découpaient en arêtes vives, en déchirures inouïes. Ah! qui ne connaît le regret de fermer ainsi les yeux devant la beauté qui passe et qu'on ne reverra plus, l'irritation impuissante d'entendre, dans un demi-sommeil, le fracas de la voiture qui roule sur un pont, au-dessus d'un ravin, d'écouter comme en rêve le filet d'eau qui s'égoutte, de soulever un instant les paupières sur un chaos incroyable de ciel, de rochers et de songes, et de les refermer aussitôt!

Quelle surprise au matin! Des montagnes brûlées dans les feux de l'aurore. Pas un arbre, pas un pâturage, mais çà et là, pour reposer la vue, de grandes nappes d'ombre suspendues aux ravins.

Loin derrière nous, la plaine accablée sous ses voiles. Plus loin encore, la mer dégagée de ses brumes.

Et puis, pendant cinq jours, ce fut le Haut Plateau, la steppe interminable où l'esprit n'a pour se distraire et rêver que les jeux de la lumière sur des cimes lointaines, le bordj où l'on s'arrête pour changer l'attelage, quelques tentes noires au ras du sol, la caravane qui chemine avec ses chameaux goudronnés, ses ânes minuscules et ses petits chevaux. Et toujours l'obsédante idée que, s'il y a mille ans on était passé là, rien n'eût été changé à ce pays de rochers et de cendre, ni à cette vie primitive qui le traverse sans bruit.

Tout à coup, cinq notes rustiques re-

tentirent dans la nuit, cinq pauvres notes, toujours les mêmes, qui sortaient d'une flûte de roseau. Après tant d'années écoulées, ces cinq notes vibrantes, il me semble les entendre encore comme si j'étais toujours là-bas, sur cette piste du Sud, ou comme si elles résonnaient près de moi. Autour de nous, luisaient faiblement sous la lune ces nappes de sel desséché qui annoncent le désert ; le vent chaud nous apportait un parfum d'herbes mêlées; on sentait déjà sur les lèvres la même sorte d'amertume qu'y laisse l'air marin et, dans les yeux, la légère brûlure du sable. Comment ces cinq notes barbares, qui s'arrêtaient brusquement pour se répéter ensuite et recommencer encore, ravissaient-elles ainsi cet Arabe

inconnu, comme elles avaient ravi sans doute des milliers d'hommes avant lui? Pourquoi me troublaient-elles à mon tour, moi d'un autre pays, d'une âme différente? Peut-être y avait-il dans cette phrase éternellement suspendue, dans cette passion qui se brise, tout le secret de l'Islam, l'infini du désir et la soumission au destin, et pour moi, voyageur, l'avertissement mystérieux que la beauté vers laquelle mon désir s'élançait me serait toujours étrangère.

Et en effet qu'il me parut étrange, ce petit village de Ben Nezouh, dont le nom veut dire Fils des Délices, avec sa mosquée primitive et sa Kasbah ruinée, fauve et brûlé par le soleil, tout fendu, craquelé

de ruelles tortueuses, château de sable comme en font les enfants, à la merci du vent et de la pluie, et qui tenait là depuis des siècles ! A ses pieds, des jardins, mince ruban bleuâtre de quelques kilomètres; devant lui, le désert, une molle étendue, des espaces dorés, doucement animés par le léger bondissement des dunes.

Quand j'y débarquai, vers midi, tout était endormi et comme abandonné. Le soleil qui tombait d'aplomb frisait, sans les éclairer, les murailles de boue. La terre réverbérait la lumière et jetait des éclairs de feu sur les moindres saillies des murs et tout ce qui passait dans le ciel ; les nuages légers en étaient orangés, et les vautours blancs et noirs qui tournoyaient

dans l'air devenaient ardents et soufrés. Pas un bruit ne sortait des maisons sans fenêtres, pas une âme qui vive, mais partout où la rue passait sous une voûte, des burnous étendus que les dormeurs tiraient avec leurs doigts de pieds pour se couvrir les jambes. Au fond de petites boutiques pas plus larges qu'une armoire, des marchands sommeillaient, un éventail à la main; allongés sur le comptoir, des enfants chargés sans doute de surveiller la marchandise dormaient aussi le ventre en l'air et les bras sur les yeux. Tout était silence et repos : les places étaient vides, la fontaine arrêtée. Un seul bruit s'élevait de ces murailles brunes, un bruit précipité, qui sortait d'une chambre où trente gamins accrou-

pis autour d'un vieil Arabe à besicles, armé d'une gaule flexible, lisaient un verset du Coran. Ils le lisaient tous ensemble avec une rapidité folle. L'un d'eux s'arrêtait-il hors d'haleine, la gaule s'abattait sur son petit crâne rasé, d'où émergeait comiquement une mèche de cheveux; des cris perçants interrompaient cette lecture vertigineuse, qui reprenait son cours aussitôt, et le vacarme des voix se perdait, s'évaporait à son tour dans la torpeur brûlante où semblaient s'anéantir tous les bruits.

Comment sortir de ce village? Comment échapper à ces maisons, à ces voûtes, à ces impasses, à ces couloirs souterrains? Quel chemin conduit aux verdures que j'aperçois, par échappées

rapides, entre deux murs en créneau? Je m'égare dans ces ruelles qui s'enchevêtrent inextricablement; et les yeux à demi fermés par la lumière aveuglante, je songe à ces contes persans, où l'on cherche, pendant des jours et quelquefois des années, la clef qui doit ouvrir les palais désirés...

Après mille détours, je découvre enfin une issue, un sentier rocailleux qui descend à l'oasis. Il faut avoir parcouru, sous un soleil torride, d'immenses étendues pierreuses et traversé, en plein midi, les ruelles de ce village embrasé, pour sentir le bonheur de se trouver tout à coup dans une vasque de fraîcheur et d'ombre. Ici, plus de maisons, la terre a trop de prix. Un dédale de pe-

tits murs de terre sèche, des milliers de vergers secrets : on est dans la forêt des dattiers. A dix mètres au-dessus du sol, leurs palmes recourbées se joignent et forment un dais verdoyant entre le ciel en feu et la tiédeur humide qui monte de la terre. Sous les palmes qui s'inclinent, entre deux murailles vertes, le ravin profond de l'Oued n'est qu'un taillis de lauriers roses, une longue traîne embaumée. Dans son lit de sable rouge, la rivière, presque desséchée par tous les canaux qui l'épuisent, glisse en minces filets de lumière à travers les masses fleuries. Un cavalier en burnous blanc, sur un cheval azuré, vole de roche en roche au milieu du bouquet, et sous les pieds de sa monture l'eau jaillit en étin-

celles. Des formes blanches, jaunes ou bleues, toutes couvertes de bosses, où il est malaisé de deviner une femme, descendent du village par de sombres venelles. Sitôt arrivées au bord de l'oued et débarrassées de leurs fardeaux, battoirs, linges, marmites, plats de bois, enfants même, elles retroussent leurs draperies sur leurs merveilleuses jambes nues et piétinent leur linge en cadence, ou bien elles le battent à deux mains, avec une crosse de palmier, d'un geste large, et pareil à celui d'un exécuteur. Au milieu des lauriers, quelques enfants se baignent. La rivière trop peu profonde pour qu'ils puissent s'y plonger tout entiers, le bain n'est plus qu'un jeu, une bataille où ils s'éclaboussent à plaisir : le moindre

bruit met en fuite tous ces oiseaux sauvages.

Dans les innombrables jardins prisonniers des petits murs de terre sèche, pas de fleurs, rien que des verdures. Elles vous retiennent et vous arrêtent; il faut courber la tête sous les berceaux de vignes pour éviter la grappe qui vous frappe au visage, ou le fruit géant du concombre qui se suspend au grenadier. Le sol disparaît sous les felfels, les poivrons, les melons d'eau, mille plantes familières ou inconnues; un puissant parfum de menthe sort de la terre mouillée; le vert bleu du figuier se marie au vert foncé de l'abricotier vivace; l'oranger et le citronnier mêlent leurs feuilles au laurier noir et à l'amandier d'argent; et toujours jaillis-

sant de ce peuple pressé, les grands dattiers s'élancent et portent dans le ciel leurs palmes d'un gris bleu.

Quels soins il a fallu pour maintenir ici, sous un ciel implacable, cette végétation luxuriante! A deux pas le désert, le grand pays brûlé où rien ne bouge que la lumière qui tremble, où rien ne fleurit que le thym. Comme on comprend, sous ces verdures, le désordre passionné de la poésie arabe et son éternelle promesse de paradis verdoyants! Le bonheur d'une race respire dans ces vergers; on croit le toucher de la main, on croit l'entendre qui murmure dans cette eau si bien distribuée, qui s'en va répandant partout son mystère de fraîche vie. Elle est l'âme du lieu, et dans tous ces jardins

qu'aucun souffle n'anime, la seule chose mouvante; elle entre sous le mur par un étroit canal, va toucher chaque plante, la caresse un instant, répand dans chaque enclos sa fraîcheur et son bruit, et puis soudain le quitte : une main inconnue vient de fermer la porte qui lui donnait accès, et l'eau parcimonieuse a pris sa course ailleurs, vers un autre verger. Ainsi de mur en mur, de jardin en jardin, elle glisse en tous lieux à travers l'oasis; partout on la rencontre, diligente et pressée, tantôt dans un sentier, brillante de lumière, tantôt sous les ombrages et ne se révélant qu'à son bruit. Et rien comme cette eau dans ces jardins de sable ne donne une pareille idée de richesse et d'économie, de stérilité et d'a-

bondance : les plaines fortunées de Beauce semblent moins riches que cette fraîche oasis, le Limousin tout bruissant de sources, moins mouillé que cette terre qu'un mince filet d'eau arrose, et nulle forêt n'est plus profonde que ce bouquet d'arbres au désert.

Sous cette verte lumière, dans cette humidité chaude, le corps s'abandonne et glisse à une active langueur; une ingrate pitié vous saisit pour les malheureux exilés d'une si voluptueuse nature, un besoin de nommer ici tous ceux qu'on a aimés ailleurs. Pour qui a été fait ce bouquet? Pour qui roucoulent ces tourterelles? Pour quelles amours sont suspendues ces grenades entr'ouvertes, et ces grappes de raisin noir, et ces dattes

d'un jaune éclatant qui sortent du cœur des palmiers? On est une âme qui se défait, les pensées sont des fruits qui tombent, des gouttes d'eau qui s'égouttent, un chapelet qui se détache, un collier qui se dénoue.

Quand je rentrai dans le village, les marchands réveillés distribuaient des denrées, dont je ne précisais ni le nom ni l'usage, à de vieilles sorcières dévoilées et à des Juives au teint pâle; de graves citadins, accroupis sur des nattes, bavardaient en buvant l'épais café au sucre ou le thé à la menthe; d'autres jouaient aux dames. Au milieu de la place, des petits fourneaux en plein vent répandaient dans l'air calme une odeur de

résine et de graisse fondue. Un grand diable, immobile devant un fagot de bois sec, le couvait du regard comme si c'eût été un trésor. Des chameaux habitués aux grands espaces vides, surpris de se trouver entre les murs des rues, poussaient leur cri atroce et rebroussaient chemin dans une indescriptible mêlée de longues pattes et de longs cous. Debout devant leurs portes, des femmes, parées comme des châsses, avec des plumes sur la tête et des colliers de louis d'or, guettaient le client qui passe. Des artisans, dans leurs échoppes, se livraient en silence à de menus travaux : ils travaillaient comme on rêve, comme on fume une cigarette; ni mon passage ni ma curiosité ne leur faisaient lever les yeux de la babouche

ou du bijou sur lequel ils étaient penchés. Chacun d'eux avait près de lui un petit animal ou quelque objet charmant, — celui-ci deux fleurs dans un vase, celui-là une gazelle, cet autre un beau geai bleu ; ils ne regardaient pas plus la fleur, la gazelle ou l'oiseau, qu'ils ne s'occupaient de moi, mais ces présences légères formaient autour d'eux un charme dans lequel ils semblaient vivre. A quoi songeaient-ils ainsi, ces ouvriers silencieux? Quel songe secret poursuivaient-ils, de religion ou d'amour?... Échappés du Coran, et vifs comme des lézards excités par la chaleur, des enfants se bousculaient dans mes jambes, tourbillonnaient autour de moi avec des cris d'hirondelles au crépuscule, tandis que leurs petites sœurs,

un chiffon sur la tête, une étoile bleue sur le front, un bijou puéril au bras, et dans leurs yeux déjà peints un éclat inoui de coquetterie et de malice, jouaient gravement aux osselets, accroupies dans la poussière.

Ah! comment exprimer par des mots immobiles cette joie lumineuse qui palpite dans l'air et semble pourtant imprégnée de gravité et de tristesse, cet éblouissement, cette clarté violente qui créent ici du secret et du mystère, comme sous d'autres cieux le brouillard? Au cours de ces journées errantes où l'on se sent léger, dételé de la vie, on a eu l'impression d'amasser des trésors! Au fond de la mémoire que vous en reste-t-il? Une odeur de fumée, cette fumée de bois odo-

rant, invisible et partout présente dans ce petit village de boue; l'image d'un fondouk, une cour poussiéreuse, un carré de lumière au fond d'une rue sombre : deux, trois chameaux sont là, un palmier s'y élance, et c'est la vie du Sud, l'infini de l'espace, la fatigue, la soif, les longues randonnées qui se révèlent tout à coup dans ce petit enclos, et qui passent. C'est au pied de ce mur, au bord de la rigole, un Arabe accroupi qui fabrique dans un moule de bois, après mille et mille autres artisans comme lui, cette brique de boue séchée qui continuera elle aussi, après mille et mille autres, à maintenir sur sa colline l'immuable petit village; c'est ce cimetière chantant que j'ai vu un vendredi, tout animé par les voiles et les

bavardages des femmes ; c'est la source Mahboul, la Fontaine-la-Folle, chaude en hiver et glaciale en été, autour de laquelle les Juifs et leurs grasses épouses viennent célébrer le sabbat et s'enivrer d'anisette. C'est tout et ce n'est rien, c'est un oiseau qui vole, un cri que les oreilles n'ont jamais entendu, un travail qui paraît tout simple et familier, et qu'on ne comprend pas, un sourire silencieux que les siècles ont fait, et surtout cet accord, cette ressemblance de la nature, des hommes et des choses, que nulle part on ne voit si parfaite, au point que le village sorti de cette terre lui appartient tout entier, et que les hommes sortis de ce village font tellement corps avec lui, sont d'une couleur si pareille que l'œil à tout moment

se trompe et prend pour un rocher, un accident du sol, un burnous, un berger, une tente immobiles.

Si près de nos pays, à quelques heures à peine, des vies si différentes, une humanité si lointaine ! J'avais moins l'impression de m'être éloigné dans l'espace que d'avoir, par miracle, reculé dans les siècles. Après une semaine, je ne savais au juste si j'étais ici depuis des mois, ou si j'étais seulement arrivé de la veille, tant les spectacles que j'avais sous les yeux étaient tout ensemble divers et étrangers à moi-même. Le village si paisible, si reposé les premiers jours, s'était tout à coup transformé. Du matin jusqu'au soir, retentissaient maintenant l'aigre son du hautbois et le battement infatigable du

barbare tambourin. En plein midi, dans ces ruelles, hier à cette heure endormies, passaient des cortèges éblouissants, des gazes pailletées, de hauts diadèmes d'or, des agrafes d'argent, tout cela dans un tintement de bracelets agités à chaque pas, de coups de pistolets chargés jusqu'à la gueule, et le vacarme assourdissant d'une musique toujours la même, misérable et forcenée, quelques notes éperdument répétées et comme aigries dans la lumière. Sans hâte, gravement, ces éclatants cortèges traversaient le village pour s'enfoncer dans l'ombre d'une grange où se tenait la fête. Quelle fête ? Que célébrait-on ici dans la poussière et les mouches? Tour à tour, deux par deux, les femmes se levaient, les unes strictement

voilées, les autres la figure découverte, plus impénétrables encore tant elles mettaient d'application à ne rien laisser paraître de leurs sentiments sur leurs visages. Les bras mollement étendus et les mains agitées de mouvements rapides, elles s'avançaient lentement dans une sorte de marche sacrée. Quelle pudeur dans ces pas, dans ces regards baissés, dans ces bondissements aussitôt retenus, dans ces gestes rythmés dont le sens religieux s'est perdu au cours des âges, et qui ne servent plus à ces femmes amoureuses qu'à peindre les désirs, les regrets ou l'espoir dont leur cœur est rempli! Alors on oublie tout, la poussière et les mouches et l'atroce musique, on reste suspendu à ces mains frémissantes, on entrevoit dans

un éclair tout ce qu'il y a de frénésie sous cette pudeur grisante, et ce qui s'abrite de secrets et de drames passionnés derrière les murs silencieux de ce village brûlé.

Oh ! comme l'âme est faite pour la monotonie, le journalier, l'habitude ! Tout ce mystère enchante, déçoit, ravit, excède tour à tour. Quand vient un peu de lassitude et qu'aussitôt apparaît l'irritant désir de comprendre, si grande est l'impuissance et si complet l'échec, qu'on éprouve jusqu'à l'angoisse la sensation d'être perdu, d'être seul. Ce pays coloré n'est plus qu'un froid miroir, où se reflètent obstinément votre inquiétude et vos questions. Quels sentiments s'agitent, quelles pensées se dérobent derrière les voiles de ces femmes, sous la laine des burnous, au fond de ces

maisons fermées, plus secrètes que des cœurs? Y a-t-il seulement quelque chose à découvrir dans ce pittoresque implacable? Toute cette vie exotique vous demeure tellement étrangère qu'elle arrive à vous apparaître non plus comme la vie même, mais comme une image, un tableau, dont la réalité véritable se déroulerait quelque part à des milliers de lieues.

Mais quoi! je n'étais venu là que pour respirer une fleur, entendre une chanson; cette fleur, je l'avais respirée; la chanson, je l'avais entendue. En route! me disais-je. Quel plaisir puis-je encore trouver à m'attarder plus longtemps! La flûte de roseau me l'avait bien prédit : il y a ici un secret, une âme qui se cache. Cette

fleur mystérieuse ne m'est pas réservée; à d'autres de la découvrir, je ne la verrai pas, il faut m'en consoler. Et pour me retenir, l'hôtel du *Petit Sahara*, où je suis descendu, est vraiment trop ignoble!

Et c'était en effet un étonnant taudis, l'auberge au nom baroque, tenue par le Maltais Benvenuto Mammo! Toutes les odeurs innommables qui flottent sur les rives de la Méditerranée, de Carthagène à Beyrouth, s'y étaient donné rendez-vous, et si par aventure un plat échappé de la cuisine venait réveiller l'appétit, la vue du maître de céans, avec son doigt coupé, sa tignasse graisseuse et ces gros yeux chassieux, encadrés de jambon, auxquels on reconnaît un Maltais, vous mettait le cœur sur les lèvres.

Je m'apprêtais en conséquence à laisser là cette auberge, cette goutte de graillon tombée dans cette poésie, quand le hasard mit sur ma route un singulier personnage.

CHAPITRE II

Nous étions cinq ou six convives, les officiers du Bureau Arabe, un colon du voisinage, le médecin militaire et moi, rassemblés autour d'un méchoui, le mouton traditionnel, rôti sur un brasier de bois odorant et qu'on sert en son entier sur la table. C'était le médecin qui avait choisi l'animal, qui en avait surveillé la cuisson, qui s'était procuré les aromates, et c'était lui qui enfonçait maintenant le

bras dans l'intérieur brûlant de la bête, pour en arracher les rognons et me les offrir comme à l'hôte.

On ne l'appelait que le Khalife. Je crus d'abord que ce surnom lui venait de son visage bronzé comme celui d'un Arabe, et dans lequel les yeux très bleus semblaient seuls avoir échappé à la brûlure du soleil.

— Vous n'y êtes pas, me dit le lieutenant que j'avais à ma droite. Nous l'avons baptisé Khalife, parce qu'il témoigne pour la vie indigène d'un amour extravagant. Voilà cinq ans qu'il est ici, il a droit à son changement, et il s'obstine à rester! J'avoue que je n'y comprends rien. Vous avez pu en juger par vous-même, les plaisirs de Ben Nezouh sont comme la

poésie du crû : ça plaît, c'est agréable un moment, et tout de suite ça écœure. Les six premiers mois sont possibles, on chasse l'outarde et la gazelle; dans la montagne, il y a encore du moufflon; on fait quelques courses dans le désert, un petit tour en caravane, et puis, c'est effroyable, ennuyeux à périr! Mais le Khalife, tout ici l'amuse, lui plaît inépuisablement. Il a pris pour maîtresse une petite Ouled-Naïl qu'il a été ramasser dans la rue du Tourbillon. Il a aussi adopté un Nomade, un chamelier, poète · paraît-il! Il mange, il boit, il aime, il vit tout à fait à l'arabe, dans une maison indigène : vous devriez aller l'y voir.

Et s'adressant au médecin placé à l'autre bout de la table, et qui détachait

avec les doigts une dernière lanière de viande à l'infortuné méchoui, dont les côtes apparaissaient maintenant comme la carcasse d'un bateau dont on a fait sauter les planches :

— Khalife! lui cria-t-il, notre hôte a le plus grand désir de visiter votre Kasbah!

A la réponse évasive et polie, je sentis que cette familiarité n'était pas du goût du Docteur. Lorsque le repas eut pris fin, je m'excusai près de lui de cette indiscrétion dont j'avais été cause; j'en profitai pour lui dire de mon mieux tout ce qui m'avait enchanté dans l'oasis, et aussi mon malaise de m'y sentir si étranger, si impuissant à rien comprendre à tout ce qui passait sous mes yeux.

— Pourrait-il en être autrement? fit-il

avec vivacité. Nous autres, gens d'Europe, nous nous imaginons toujours que nous allons entrer dans une âme exotique comme dans un bazar. Mais non, on n'y pénètre pas, ou bien il y faut des années. Les habitants de cette petite oasis sont au moins aussi compliqués que les paysans de nos villages, et c'est nous qui sommes des simples de les croire tout en surface : ils ne nous montrent d'eux-mêmes que ce qu'ils veulent bien laisser paraître; nous croyons les juger, mais ce sont eux qui nous jugent, et à cette balance inexorable qui est la justice des enfants.

La causerie ainsi amorcée se poursuivit sur un ton amical. J'avais évidemment devant moi un homme plus cultivé

que ne le sont ordinairement les militaires, et surtout un esprit doué de cette forme d'intelligence si rare, qui consiste moins à comprendre qu'à pénétrer les choses par un mouvement de sympathie. Il me confia que cette gêne, ce véritable malaise que je ressentais dans ce village, il l'avait, lui aussi, éprouvé comme moi; puis, les obligations de son métier l'avaient conduit peu à peu à s'intéresser à cette population musulmane, [illegible] demeure toujours pour un passan[illegible] mystérieuse, si fermée. Chaque jour[illegible] disait-il, on m'amène quelque p[illegible] diable dont les recettes des sorci[illegible], les talismans du Marabout ont e[illegible]nt mal : un fiévreux coiffé huit [illegible]oirs poulet ou d'un pigeon, pour q[illegible]ut y

leur de la bête attire la fièvre du malade; un amoureux auquel la sorcière a fait boire un mélange de lait aigre et d'urine de vieux juif, ou bien un mari infidèle, à qui une femme jalouse a servi dans son kousskouss un fœtus de chien ou de chat, farci de sulfate de cuivre, de soufre, de kemmoun et de kosbor. Je soigne de mon mieux ces pauvres gens, je tâche de les arracher à leur effroyable médecine, de ur faire accepter des drogues que je is leur être utiles, et chose plus diffi- encore, d'empêcher qu'ils prennent coup les remèdes que je leur donne tre pris en un mois. Avec le temps, perdu leur défiance, ils s'accoutu- moi, ils prennent sans trop chemin de l'hôpital; s'ils ont

à la maison une femme, un enfant malades, ils m'appellent chez eux; et c'est dans ces visites, devant ces misérables grabats, que j'ai appris à connaître cette race, à admirer sa tranquillité en face de la mort, sa résignation, sa pauvreté supportée avec une noblesse unique, sa reconnaissance du bienfait, et surtout sa poésie, cette poésie religieuse qui n'est pas, comme chez nous, un miracle individuel, mais qui les enveloppe tous, et forme, pour ainsi parler, l'air dont ils sont nourris.

Tandis que nous causions de la sorte nos compagnons de table organisaie un poker. Il y a de ces tristes dev auxquels la politesse oblige : il fa

prendre part. Le jeu se prolongea assez tard dans la soirée. Quand la partie prit fin, le brasier, où avait rôti notre méchoui, n'était plus qu'une mince fumée qui montait d'un tas de cendre; des chiens, sortis je ne sais d'où, avaient fait disparaître les reliefs du festin : il ne restait plus du mouton que les vertèbres et le crâne qui roulaient sous notre table.

A travers le dédale des ruelles, des couloirs et des voûtes, remplis comme à midi de gens qui dormaient en plein air, on me fit la conduite jusqu'à l'auberge de Mammo. La nuit était d'une douceur admirable, et j'aurais volontiers imité ces dormeurs roulés dans leur burnous, car je n'avais aucune hâte de rentrer

chez le Maltais. Devant la porte du Petit Sahara, je pris pourtant congé de mes aimables hôtes.

— Bonne nuit! me dit le Khalife en me serrant la main. Et surtout, n'oubliez pas que j'attends votre visite, si toutefois cela peut vous intéresser de voir quelques tapis, des armes et une installation primitive.

Le lendemain, conduit par un petit Arabe surnommé El Malti, sans doute parce qu'il servait chez le Maltais Mammo, je frappais à la porte d'une maison de boue, qui ne se distinguait en rien des autres maisons du village. Un domestique en burnous vint m'ouvrir, et la porte franchie, — une porte basse, comme elles sont toutes, pour que le front de l'étranger s'incline dès le seuil, ou simplement pour conserver la fraîcheur, — je me trouvai dans cette chambre sombre, garnie d'un simple banc pratiqué dans le mur, qui sert de vestibule à la maison

arabe. Par un raide escalier, une échelle plutôt, je gagnai la terrasse : le Docteur m'attendait.

C'est bien une des impressions les plus saisissantes de ma vie que je reçus en arrivant là-haut. Vingt mille têtes de palmiers se balançaient à mes pieds, vingt mille aigrettes ou plutôt vingt mille faisceaux de sabres, de cimeterres recourbés, qui jetaient sous le soleil tous les éclats bleutés de l'acier. Au delà, à perte de vue, le soyeux tapis des sables, les dunes veloutées avec leurs flancs pleins d'ombre, qui fuyaient en bonds flexibles, s'emmêlaient et se dénouaient dans un caprice de figures inouïes, passant de l'or au fauve, gagnant les teintes violettes pour finir à l'horizon dans un trait du

bleu le plus pur. Léger comme l'oiseau, l'esprit qui se posait un moment sur les verdures s'envolait vers ces espaces vides, entraîné, emporté par le mouvement de ces lignes, de ces arabesques sans fin; et bientôt impuissant à suivre ce caprice inextricable, il finissait par se confondre et s'anéantir dans la lumière.

Au milieu de la terrasse, une large ouverture carrée, qu'entourait une balustrade, laissait plonger le regard dans l'ombre de la pièce qui se trouvait sous nos pieds. L'œil habitué à ces demi-ténèbres voyait peu à peu apparaître une vision de contes de fée Entre les poutres fichées en terre, circulaient silencieusement des voiles, des diadèmes d'or, toute une parure d'Orient, qui recevait de cette

obscurité lumineuse un resplendissement mystérieux. Les visages étaient découverts. Une des femmes à ma vue avait poussé un cri d'effroi et s'était comme envolée à travers les piliers; une autre qui berçait un enfant avait suspendu sa chanson; deux autres, accroupies sur le sol, se penchaient obstinément sur de petits fourneaux de terre, qui luisaient eux aussi dans l'ombre comme de surprenants bijoux. Parfois elles relevaient la tête, je voyais briller un regard, l'espace d'un éclair. C'était une cuisine : ces femmes diamantées s'occupaient au repas du soir. Je revis en pensée un salon de chez nous, et devant ce trou d'ombre silencieux et doré, je touchai véritablement de l'âme l'échec dans la beauté de notre civilisation.

— Oui, me dit mon hôte répondant à l'enthousiasme que je laissais naïvement paraître, tout cela est charmant, et tout cela est déjà condamné. Un jour ou l'autre, le chemin de fer arrivera jusqu'ici ; le désert ne sera plus qu'à cinq ou six heures d'Alger, et par les nouveaux paquebots, à moins de trois jours de Paris : alors, tout ce qui restait de noblesse et de poésie dans ce petit coin du monde sera définitivement submergé.

Je me rappelle encore le ton paisible et passionné à la fois dont ces mots étaient dits. Par cette phrase tout unie, l'homme que j'avais devant moi se peignit d'un seul coup, et pour toujours à mes yeux. Je devais le revoir par la suite, dans des circonstances bien changées, mais

c'est toujours ces simples mots que j'entends lorsque je pense à lui, et qui font revivre le mieux son souvenir dans ma mémoire.

Il jeta autour de lui un regard mélancolique, arrêta sur moi ses yeux bleus avec une sorte d'inquiétude, et rassuré peut-être par une de ces impressions fugitives que ceux-là même qui les ressentent ne sauraient analyser :

— Si vous pouviez savoir, continua-t-il à peu près, tout ce qui se cache de noblesse, d'esprit et de vraie poésie, sous les dehors un peu barbares de cette vie primitive, la destruction prochaine de ce petit village vous ferait autant de peine qu'à moi. Nous avons là, sous les yeux, les descendants du peuple le plus ima-

ginatif qui fut au monde : leurs costumes, leur langue, leurs mœurs, rien n'a changé depuis le temps des Khalifes, et croyez-moi, l'intelligence non plus ne s'est pas évanouie comme un oued bu par les sables. Sans doute cette intelligence ne ressemble guère à la nôtre ; je ne me dissimule pas ses défauts, sa faiblesse logique, son caractère tout intuitif, l'impuissance de tout ce monde à se diriger dans ses pensées comme à se régler dans sa conduite, la même inaptitude en somme à la spéculation abstraite et au gouvernement politique. Vainement vous chercheriez dans cette petite oasis une élite intellectuelle, mais si vous restiez quelques mois, vous auriez vite fait de découvrir chez tous ces gens incultes

une imagination, une sensibilité inconnues à nos paysans d'Europe. Songez qu'ils sont nourris depuis des siècles, et d'une façon familière, de la plus belle poésie qu'à mon goût il y ait au monde, la poésie du Coran; ils lui doivent une fantaisie, une grâce, une sagesse ironique, qui ne se rencontrent chez nous que dans les plus rares esprits, et dont ils me donnent à tout moment des témoignages sensibles. J'ai là, dans ma maison, un nomade, un illettré, un simple chamelier: c'est pour moi un plaisir de lancer sur quelque objet précis son imagination ardente, et toujours je demeure émerveillé par l'imprévu de ses trouvailles. Si nos Arabes sont demeurés si arriérés dans un temps où l'on assiste partout à une Renaissance

de l'Islam, n'y a-t-il pas de notre faute? N'est-il pas triste de penser que ce pays, qui grâce à nous devrait être la province musulmane la plus éclairée du monde, en est au contraire la plus barbare? Seul, le Maroc offre un état plus sauvage. En Égypte, en Tunisie, dans l'Inde, même dans la despotique Russie, on voit les Musulmans fonder des journaux, créer des écoles, tenir des congrès, former des associations d'assistance, et témoigner partout d'une intéressante activité d'esprit. Ici, rien de pareil : pas une manifestation spontanée vers la civilisation ! Qu'avons-nous fait pour réveiller chez nos Musulmans d'Algérie un génie étouffé par les invasions turques et le fanatisme des marabouts, pour secouer

leur indolence, pour orienter leur pensée indécise et qui a besoin d'un appui? Sommes-nous pour eux autre chose que des fonctionnaires qui perçoivent l'impôt, des gendarmes qui leur appliquent des règlements féroces, des instituteurs qui leur enseignent des choses dont ils n'ont que faire, des intrus qui empêchent leurs troupeaux d'aller jusqu'à la côte, et qui les gênent sur leurs parcours? Pauvres Arabes, généreux, imprévoyants, poétiques! dans un siècle comme le nôtre, ils sont nécessairement sacrifiés. Et pourtant, qu'il serait aisé d'utiliser leurs dons merveilleux! Comme nous y trouverions notre compte, comme nous en serions récompensés! C'est absurde et criminel de les réduire à la triste condition des

Fellahs, des Hindous, de toutes ces races dont les Anglais ont fait des coolies à six pence par jour! Seulement voilà! il faudrait de la patience, de l'intelligence et de l'amour.

Après un moment de silence, pendant lequel nous écoutâmes un bruit lointain de fête, mon hôte se leva, et penché à la balustrade par où prenait jour la cuisine, il donna un ordre en arabe. Presque aussitôt, une des fées brillantes, que je n'avais encore qu'entrevues, apparut sur la terrasse. Une soie violette à grands ramages, suspendue à ses épaules par des agrafes d'argent, retombait en longs plis, qui auraient semblé un peu raides sans la mousseline à points d'or qui flottait sur sa toilette avec une grâce aérienne; un

haut diadème d'or était posé sur son front tatoué d'une étoile bleue; ses paupières et ses longs cils cachaient tout à fait des yeux qu'on devinait admirables.

Elle remit entre les mains du Docteur une tasse d'alfa remplie d'eau fraîche et voulut fuir aussitôt, mais il la retint par son voile, lui adressa quelques mots, où il lui reprochait sans doute de se montrer peu aimable, car elle revint sur ses pas, et les yeux toujours baissés, avec une confusion charmante, me tendit sa petite main aux ongles teints de henné. Cette politesse accomplie, elle disparut en silence, gravement, mystérieusement, comme elle était arrivée.

Je demandai son nom : elle s'appelait Zohira.

Ce nom fut celui d'une femme célèbre dans les temps légendaires pour avoir rendu un ange amoureux. On raconte qu'elle le grisa avec du vin de palme et lui arracha, pendant l'ivresse, le mot magique qui permet de s'élever dans le ciel; on dit encore que l'ange amoureux fut suspendu par les paupières dans un puits des environs de Babel, et que Zohira pétrifiée dans sa course à travers l'espace devint l'étoile qui porte son nom.

— Mes amis me raillent beaucoup d'aimer cette petite barbare, ajouta mon compagnon. Et en effet, c'est déjà si mystérieux d'aimer une fille de sa race, de son sang, de son pays...

C'était presque une confidence: il ne

la poussa pas plus loin ; et revenant à ses pensées :

— Il m'arrive de faire un rêve, reprit-il d'une voix paisible qui faisait un curieux contraste avec l'ardeur de ses yeux. On m'a surnommé le Khalife, et c'est vrai : je voudrais jouer ici le rôle de quelque Khalife de Bagdad ou de Cordoue. Puisque fatalement ce village doit se transformer un jour, je voudrais employer les gens de Ben Nezouh à la construction d'une ville moderne et orientale à la fois, où ils apporteraient les ressources de leurs métiers et leur expérience du climat, et où nous mettrions, nous autres gens d'Europe, notre science et nos procédés au service de leur fantaisie. Depuis un siècle que nous nous installons dans

toutes les contrées du monde, nous détruisons partout la beauté, et nous ne la remplaçons nulle part ; un voyage à travers la planète nous laisse encore le regret des choses que l'on sait disparues, ou que l'on voit disparaître : dans cent ans, il ne nous donnera plus que l'impression du plus morne ennui ! Est-ce donc une folie de vouloir édifier, sur les domaines où nous établissons notre pouvoir, autre chose que des docks, des comptoirs, des palace-hôtels internationaux, tout un lamentable provisoire ? Imaginez ce que serait, au-dessus de ces verdures et dans cet horizon de sable, une ville de faïence et de marbre, de coupoles et de jets d'eau...

Et avec une précision admirable, une ingéniosité surprenante de détails, il me

fit, en me désignant du doigt les différents points de l'oasis, le plan de sa ville imaginaire. Puis, se reprenant soudain :

— Des rêves, dit-il, des rêves ! Que peut un pauvre médecin militaire sans argent, sinon se contenter du mirage qui me présente parfois réalisée, et d'une manière incomparable, cette Ben Nezouh qui n'existera jamais.

Puissance de la foi et de la poésie ! Le Khalife m'emportait avec lui dans les cieux de sa chimère. Les heures fuyaient, rapides, sur sa haute terrasse. Je voyais ses pensées se mouvoir, s'enchaîner du même rythme flexible que les ondulations tracées par le vent sur le sable. Le soir

était venu; les rayons d'un soleil oblique frappaient les dunes qu'ils illuminaient d'une lueur phosphorescente ; la brise commençait de faire frémir les palmiers dans les jardins, leurs feuilles se froissaient avec un bruit d'acier; une à une, sur les terrasses, des formes blanches apparaissaient, surgies mystérieusement des maisons pour venir respirer l'air vivifiant du soir. Et l'on eût dit que ces ombres silencieuses, c'était l'âme musulmane elle-même, réveillée de son long sommeil à l'appel ardent de cet homme qui la ressuscitait par l'amour.

Cette causerie sur la terrasse, ce fut la dernière impression que j'emportai de l'oasis, et ce fut aussi la plus puissante, car il n'y a rien au monde pour émou-

voir plus fortement un homme que le rêve ou la forte pensée d'un autre homme; et à côté de cela rien ne vaut, pas même le plus beau paysage, la minute la plus passionnée.

Le lendemain, sur la même patache qui m'avait amené, dans le même nuage de poussière et de sable, traîné par les mêmes haridelles, je quittais Ben Nezouh.

Le Khalife était venu me souhaiter bon voyage. Près de lui, se tenait le chamelier dont il m'avait parlé, un vigoureux Nomade, coiffé du haut guennour, dont la corde grossière disparaissait élégamment sous un foulard de soie jaune.

— Mohammed ben Ali, dit le Docteur en me le présentant, le meilleur conteur du Sud!

Celui-ci me fit en arabe un compliment qui signifiait, paraît-il, que ma présence en ces lieux en augmentait la lumière.

— Qu'Allah protège les poètes! lui répliquai-je en riant.

A ce moment, un des cortèges que l'on voyait depuis cinq jours circuler dans le village, déboucha sur la place pour voir partir la diligence. Le bendir et la rhaïta menaient toujours leur musique infernale; les enfants et les femmes poussaient leurs yous-yous suraigus ; des coup de feu déchiraient l'air. Je serrai la main du Khalife ; Mohammed ben Ali porta la mienne à ses lèvres; je montai dans la patache; le conducteur fit claquer son fouet, et les chevaux se mirent en marche dans ce brillant tapage.

Je partis avec le regret de laisser derrière moi une vision lumineuse que je ne reverrais sans doute plus, — satisfait cependant de reprendre ma route, de remonter vers le Nord. Mais à mesure que la musique, qui m'avait si fort énervé tous ces jours, décroissait derrière moi, je songeais non sans mélancolie que cette vie primitive, si ancienne et si charmante, si lointaine et si proche de nous, n'avait plus longtemps à vivre, que la rhaïta et le bendir ne feraient plus longtemps résonner cet air sec et vibrant, que bientôt toute cette soie, toutes ces mousselines, toute cette pudeur et cette volupté ne seraient plus qu'un souvenir dans la mémoire de quelques rares voyageurs, et que la Fête Arabe serait bientôt finie... A moins, à

moins, me disais-je, que le Khalife ne réalise son rêve, ne remonte le cours des âges, ne force la destinée, et n'accomplisse le sublime miracle de réconcilier ici, dans une œuvre magnifique, notre civilisation et l'Islam!

Derrière nous, l'oasis s'enveloppait de poussière et de lumière orangée. Plus de musique. Seul, maintenant, le trot dur des chevaux sur la route, pavée pour défendre la chaussée contre l'envahissement des sables. Au détour de la colline, les derniers palmiers disparurent et j'en eus le cœur serré. Adieu, adieu, Ben Nezouh! charmante minute de ma vie, goutte de rosée dans la main, souvenir déjà enchanté! Combien j'ai été sage de laisser un beau jour tout souci derrière

moi et de m'évader jusqu'à toi ! Je me suis amassé un trésor de poésie dans une minute rapide, je n'aurai qu'à fermer les yeux pour réveiller en moi les songes parfumés que fait naître l'Orient. Tu m'avais réservé des surprises étonnantes, la fraîcheur de tes jardins, l'eau vive de tes eaux, le mirage de tes sables, le retentissement un peu sauvage de ta fête, mais plus beau que tout cela, le rêve que fait pour toi, dans ta solitude embaumée, un homme de ma race. Ah ! qu'Allah vous protège, Khalife inattendu, vivante poésie d'un cœur conquis par l'Islam, prophète du désert, générosité française !

CHAPITRE III

Du temps passa. L'image de la charmante oasis n'était pas sortie de mon esprit, ni le souvenir du Khalife. Bien souvent, ma pensée s'en retournait vers lui, sur sa haute terrasse, et je songeais à l'étrange destinée de cet Européen qui vivait dans sa maison de boue, entre un chamelier qui lui racontait des histoires, et la bizarre petite fée, qui était apparue un moment à mes yeux pour retourner aussitôt à son ombre parfumée. Je lui

écrivais de fois à autre; je lui demandais des nouvelles de Mohammed ben Ali, de la charmante Zohira, de l'homme à la gazelle, du brodeur au geai bleu, et si les deux fleurs du lettré étaient toujours dans leur vase. Il me répondait par des billets d'une grâce orientale, qui me rejetaient, pour tout un jour au milieu des jardins, dans le silence du village ou dans le vacarme de sa fête.

Depuis déjà plus d'un an, j'étais sans nouvelles du Khalife, et peu à peu, dans ma mémoire, il s'en allait rejoindre les fabuleux personnages des contes orientaux, quand je reçus une lettre, qui redonna tout à coup une physionomie plus réelle.

La construction du chemin de fer, qui devait relier l'oasis à la ligne des Hauts-Plateaux, venait d'être enfin décidée ; une Société se constituait pour créer sur la colline, au-dessus du village arabe, une sorte de station des sables, où l'on trouverait un air plus limpide qu'au Caire ou à Hélouane, souvent encombrées par les brumes d'un pays bas et marécageux ; Ben Nezouh était devenue une commune de plein exercice, c'est-à-dire que la ville s'administrait elle-même, tandis que les territoires d'alentour restaient soumis à l'autorité militaire ; quant au Khalife, sa vie était toute changée, et voici ce qu'il m'écrivait, du même accent passionné qu'il avait sur sa terrasse :

« Au moment même où survenaient ces bouleversements dans l'oasis, j'apprenais par l'*Officiel* qu'on me donnait un troisième galon, et que j'étais nommé à Dunkerque. L'idée ne me vint pas tout d'abord, je l'avoue, de refuser le poste qu'on m'offrait, et malgré ma tristesse d'abandonner des lieux, où j'aurais pu réaliser peut-être les rêves que j'avais faits tant de fois, je me résignai au départ. Pendant les jours qui me restaient encore à passer à Ben Nezouh, je parcourus l'oasis et ses approches comme un homme qui leur dit adieu ; j'enfonçais mes mains dans le sable pour en retenir la double impression de brûlure et de fraîcheur, j'emplissais mes yeux de la lumière des dunes, je me

redisais les strophes ardentes de l'émir Abd el Kader :

O toi qui vantes celui que passionne le séjour des villes, toi qui blâmes la vie du Nomade et du Désert, ne reproche pas aux tentes d'être légères, ne loue pas les maisons de terre et de boue.

Si tu t'étais trouvé, un matin, dans le Sahara, sur une colline dominant un tapis de sable, dont les grains sont comme des perles, ou si tu t'étais promené dans un parterre aux couleurs charmantes et aux parfums capiteux, tu aurais respiré une brise embaumée qui fortifierait ton âme.

Si au matin d'abondantes averses, monté sur une éminence, tu avais parcouru la plaine des yeux, tu aurais vu de tous côtés

des troupeaux de bêtes sauvages, paraissant et disparaissant comme des mirages, et paissant les plus parfumées des plantes.

Aimable repos ! Il ne reste après lui aucun chagrin dans un cœur qui souffre, aucune peine pour celui qu'a envahi la tristesse...

» Mes malles étaient faites, ma place retenue sur la diligence; j'avais jeté un dernier regard sur l'Oued verdoyant et sur l'horizon du désert; et puis à la dernière minute, j'eus le sentiment si vif du rêve que je laissais derrière moi, de la magnifique entreprise que j'allais abandonner, du morne ennui qui pèse sur une garnison de province, que j'entendis, sans broncher, les grelots de la

diligence. Elle s'arrêta devant ma porte : je fis dire que je ne partirais pas. Lorsque du haut de ma terrasse, je l'eus vue enfin disparaître en cahotant dans la dune, je me sentis le cœur plus léger que ces poussières de pollen qui flottent au printemps sur nos jardins. Mon esprit était alerte comme si j'avais été sous l'impression du haschisch ; des figures d'amis oubliés traversaient avec rapidité ma mémoire : leurs vies me paraissaient misérables et comme déroulées dans une cave. Moi seul j'étais libre, moi seul je savais le prix de l'air, de l'eau, de l'ombre et de l'étendue. Zohira me regardait, sans rien dire, avec des yeux où l'orgueil avait déjà séché les larmes. Pouvait-elle comprendre ce que je lui avais sacrifié ?

C'était la vie d'Europe que je venais d'abandonner pour toujours.

» J'envoyai ma démission. Comme un geste suffit à lier pour jamais notre vie ! Peut-être eût-il été plus sage de m'embarquer dans la patache : j'aurais emporté de Ben Nezouh un souvenir enchanté qui aurait moins tenu de la réalité que du rêve ; l'oasis serait demeurée pour moi un de ces lieux où l'imagination se repose, un de ces jardins dont le Prophète fait inlassablement la louange. Allah en a voulu autrement.

» Et maintenant, mon ami, me voilà maire du pays, à la tête d'une société pour transformer Ben Nezouh. L'oasis a déjà changé en quelques mois, plus qu'elle n'avait fait en mille ans, depuis le temps lointain où

les premiers Nomades quittèrent ici la tente pour la maison de boue. On bâtit une gare, des villas, un hôtel ; une usine électrique nous portera bientôt la lumière, et les vieilles lampes mauresques, fuselées, allongées dans leurs gaines de cuivre, semblent avoir été inventées tout exprès pour recevoir cette clarté magique qu'on appelle ici l'âme des Djinns. J'ai converti sans trop de peine les actionnaires à mes idées ; je m'emploie de tout mon pouvoir à ce qu'on ne fasse rien qui nuise à la beauté des vergers, ou qui ne soit en harmonie avec la nature et le ciel ; je passe ma vie au milieu des architectes tunisiens et des artisans indigènes ; je les vois distribuer partout l'air et la lumière dans les maisons, avec cette même habi-

leté qu'ils déploient à dispenser l'eau dans les rigoles des jardins, et par un prodige dont cette race a gardé le secret, ménager avec un art infini une lumière qu'ils ont en excès, et faire circuler à profusion l'air dont ce climat est avare. C'est votre ami le brodeur au geai bleu qui décore nos murailles de cette belle écriture arabe, plus capricieuse encore que la persane; le lettré aux deux fleurs lui fournit des inscriptions coraniques; nous recevons d'Alger des faïences peintes à main levée par des ouvriers kabyles, et un Arabe de Kairouan fabrique pour nos fenêtres ces stucs enchâssés de verres multicolores, qui font de si douces lumières dans les palais tunisiens.

» Ce n'est pas, vous le pensez bien, pour

le stérile plaisir de m'agiter dans ce désert, d'être le maire d'une bourgade africaine, d'attirer ici quelques riches étrangers, que je me lance éperdument dans toutes ces entreprises. Si ce petit coin du monde avait pu demeurer éternellement tel que vous l'avez encore vu, je n'aurais pas eu la folie de vouloir y rien changer, fût-ce sur le plan du plus beau rêve. Mais c'est peut-être une lâcheté, un défaut de force vitale, de vouloir que les choses restent toujours immobiles. Acceptons avec allégresse le changement et la vie : c'est moins là une idée de mon esprit que le mouvement de tout mon être. Quand je vous disais tout à l'heure que je regrettais le passé, je me trompais moi-même. Non, non, je ne regrette

rien ; la tâche est magnifique : il s'agit de prouver ici, par une réussite éclatante, qu'une civilisation primitive n'est pas nécessairement condamnée au contact de la nôtre, et que la France peut réveiller dans son Empire d'Afrique un génie endormi. »

Pendant quelques années, je suivis, à travers les billets du Khalife, le progrès de la ville orientale et moderne, qui s'élevait là-bas, au désert. Qui n'a vu, sur quelque photographie, dans un journal illustré, ces minarets, ces coupoles, ces blanches terrasses qui s'emmêlent dans le plus gracieux caprice, ces ruelles tortueuses pour éviter la poussière et le vent, ces passages couverts pour servir de refuges aux heures brûlantes du jour, ces jets d'eau dans les cours, ces faïences et ces mosaïques, ces stucs aux verres étincelants, l'hôtel, le casino, les bains,

les villas d'un blanc laiteux au-dessus de la palmeraie, et surtout ce magnifique jardin de rêve et de silence, formé au bord de l'Oued de dix à douze petits vergers dont on avait abattu les murailles, et dans lequel la sagesse la plus septentrionale devait, j'en avais fait l'expérience, se dissoudre en rèveries folles, se déchirer, s'anéantir en parfums? Qui n'a lu sur une affiche, dans une station de chemin de fer, ou sur les planches d'un chantier, une invitation à partir vers ce clair séjour des sables? Qui n'a été tenté, par les jours gris d'hiver, de fuir des soucis fastidieux, des journées monotones, pour aller oublier là-bas, et apprendre à goûter le prix du repos, d'un peu d'ombre et d'un verre d'eau? Un

bateau conviait au départ : une jeune Arabe, à la proue, tendait comme une voile ses frêles mousselines qui se gonflaient au vent. La suivre, s'en aller! Trouver à quelques heures un pays sans brouillards, où le vent froid s'arrête et l'inquiétude aussi. La vie est si rapide, les beaux jours sont comptés... On se dit tout cela, quelquefois, en passant dans une rue maussade, mais est-on bien sincère? Ces brumes, on les aime; ces soucis, on y tient. Et l'on reste comme la chèvre, capricieuse et docile, à brouter autour du piquet où le sort vous a lié.

C'est ce qui m'arriva. Cependant, chaque hiver, je continuais de recevoir de mon ami d'Afrique quelque invitation

pressante. « Venez constater de vos yeux, m'écrivait-il avec sa passion toujours vive, que les rêves que je formais devant vous, il y a déjà bien longtemps, n'étaient pas de pures chimères. Sans doute, vous ne retrouverez plus la belle solitude d'autrefois, et bien souvent je me redis les vers du poète persan : « Si tu as découvert quelque part, dans le monde, un séjour ignoré des hommes et favorisé de la nature, ne confie ton secret à personne : lorsque tu y retournerais, tu ne le reconnaîtrais plus... » Mais y a-t-il un lieu sur terre qu'on puisse encore cacher aux hommes? Ben Nezouh est devenu un endroit à la mode : artistes, sportsmen, chasseurs de gazelle et de moufflon, snobs, mondains fatigués, tout ce peuple

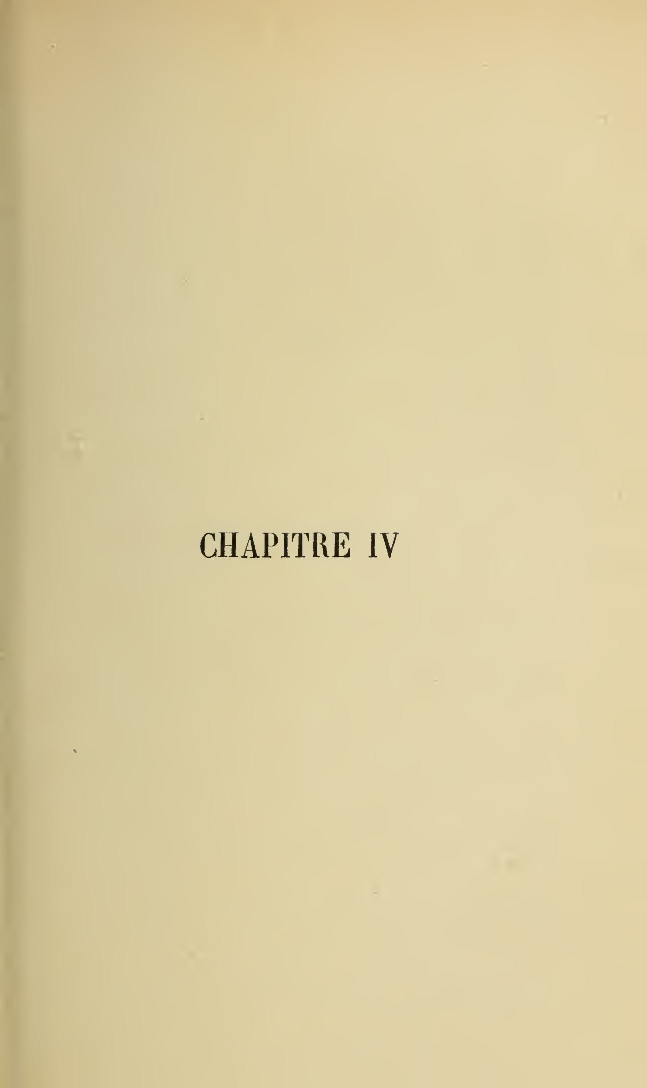
errant, cosmopolite, qui promène inlassablement sa curiosité ou son ennui, débarque ici chaque jour plus nombreux. Pour amuser tous ces passants, nous organisons des fêtes, des représentations en plein air, des courses de méhara et de chevaux, des excursions en caravanes. C'est le côté pittoresque, un peu banal de l'affaire, pas tout à fait inutile pourtant, si ces gens reviennent chez eux avec l'idée d'une élégance autrement noble que la nôtre, le sentiment d'une vie qui s'en va naturellement rejoindre cette vie greco-romaine que nous admirons dans les livres, la vision d'un horizon plus vaste que celui où nous nous mouvons d'habitude, et des pensées un peu saines sur une civilisation, dont on a communé-

ment les notions les plus absurdes. Mais plus intéressant mille fois, c'est de voir se développer sous mes yeux une prospérité inconnue. Quelques colons venus de France se sont installés ici, et ils réussissent fort bien, dans l'élevage du mouton, et le commerce des dattes ; les Nomades nous arrivent de tous les points du désert, de Ouargla, du Mzab, de Touggourt et d'El Goleah même : à certaines saisons, les jardins sont tout enveloppés par leurs tentes et nous semblons comme assiégés. Ksouriens, Juifs, Mzabites, tous les habitants trouvent leur compte à la transformation de notre petite oasis. Peu à peu, lentement — cela ne se fait pas en un jour — je vois se former autour de moi

cette petite élite indigène, sans laquelle nous ne pourrons jamais agir sur la masse musulmane, et qui manque à notre Algérie plus encore que des colons. Venez, venez à Ben Nezouh : vous verrez que le pessimisme n'est pas de mise ici. Chaque fois que dans les jardins j'entends chanter le bou-béchir, je pense à vous : ne faites pas mentir le proverbe qui assure que son chant présage la venue d'un ami. »

Deux ou trois fois encore, le Docteur m'écrivit, non plus de longues lettres, — de courts billets seulement, où perçait je ne sais quelle inquiétude. Une lettre de moi demeura sans réponse; j'écrivis de nouveau, pas de réponse encore. A mon

tour, je cessai d'écrire; mais je restais toujours curieux de savoir quels résultats avait donnés la tentative d'associer, dans une oasis du sud, notre civilisation et l'Islam. Qu'était-il advenu de mon ami, de ses rêves, de son pays étrange? La fortune avait-elle continué de lui sourire, ou bien les inquiétudes, que j'avais cru sentir dans ses dernières lettres, expliquaient-elles son silence? Je me le demandais quelquefois. Un jour, je ne résistai pas au désir de revoir l'étonnant petit village, qui demeurait dans ma mémoire comme un brillant souvenir de jeunesse, et de reprendre avec le Khalife la causerie interrompue.



CHAPITRE IV

Je ne m'embarquai pas, à Alger, sur la place du Gouvernement, devant la mer étincelante, dans une patache archaïque, déjà remplie d'indigènes. Je pris plus prosaïquement un de ces petits chemins de fer algériens bien connus pour leur lenteur; mais les souvenirs de mon premier voyage restaient si présents à mon esprit, que le train me parut courir avec une rapidité folle dans les gorges des

montagnes et sur les Hauts Plateaux que j'avais traversés jadis au trot menu de six pauvres haridelles.

Le ciel était bas et presque froid. Des nuages venus du Nord se précipitaient vers les fournaises du Sud qu'avait déjà touchées le premier frisson de l'hiver. De loin en loin, une petite gare lamentablement triste avec son jardinet flétri, la tunique noire du chef de station, les pantalons et les tricots des hommes d'équipe indigènes, et les ballots d'alfa empilés au bord de la voie. Dans ces vastes espaces, où j'avais rencontré naguère une caravane en marche, un douar, de pauvres tentes autour desquelles pâturaient des chevaux et des chèvres, je ne voyais plus maintenant que de tristes villages,

couverts de tuiles rouges, et à côté de ces agglomérations, dont la seule vue serrait le cœur, de misérables gourbis, où de petits Arabes presque nus rappelaient par leur maigreur les horribles spectacles de la famine aux Indes. Cette misère ainsi fixée n'avait rien de la pauvreté pastorale, quasi biblique, que j'avais vue autrefois. Sous la tente, dans le douar, dans la caravane en marche, on sent toujours cette allégresse qu'ont les êtres parfaitement libres et maîtres de leurs mouvements; plus qu'aux autres hommes, aux Nomades, la nature semble appartenir, et de là vient sans doute le regret nostalgique, qu'ils éveillent au cœur de qui les voit passer. Qu'était donc devenue cette population errante? S'était-elle arrê-

tée dans ces affreux gourbis, ou avait-elle porté ses campements ailleurs, loin de nos routes, à l'abri de nos yeux ?

Penché à la portière, je guettais le moment où j'allais enfin découvrir l'immense horizon des dunes et les verdures de l'oasis, telles qu'elles m'étaient apparues, un matin, avec leurs reflets bleu de paon sur des terrains couleur d'aurore ; mais la voie ferrée ne suit plus le chemin abrupt et pittoresque que prenait la diligence ; au lieu de gravir la falaise qui borne la plaine saharienne, elle emprunte le lit desséché d'un oued, et je me trouvai tout à coup au but de mon voyage, sans avoir rien aperçu du magnifique spectacle qui, sous la bâche de l'antique véhicule, m'avait fait oublier, en

un moment, la fatigue de cinq jours de route.

Jamais je n'oublierai mon étonnement, ma stupeur, le désespoir qui me prit, lorsque étant sorti de la gare, je me trouvai seul, au milieu de terrains vagues où grouillaient des cochons noirs, et d'où m'arrivait par bouffées une ignoble odeur de bêtes, de détritus et de fanges remuées. Cinq ou six Arabes en gilets et en tricots, avec des pantalons à carreaux, des plaques de cuivre sur le bras, s'étaient jetés sur mon bagage comme s'ils m'avaient dévalisé, et avant même que je fusse revenu de ma surprise, ils s'étaient lancés au galop dans une sorte de large avenue bordée de maigres peupliers et de trottoirs en macadam.

Un siroco brûlant faisait tourbillonner sur la chaussée des colonnes de poussière; deux ou trois terrassiers, coiffés du béret espagnol ou du feutre italien, s'en allaient devant moi, la pelle sur l'épaule. Mes porteurs avaient disparu.

Où étais-je? Ce faubourg d'Europe qui s'étendait dans la plaine, au bout de cette piste désespérante de monotonie et de lumière, était-ce donc la Ben Nezouh que j'étais venu chercher? Sur la colline, à mi-côte, j'apercevais l'ancien village arabe, couleur de cendre et de noisette, si pareil, si mêlé au sol que l'œil l'en distinguait à peine; mais comme il paraissait petit, minuscule, réduit à rien, au-dessus de tous ces toits rouges! Plus haut, de blanches constructions pittoresque-

ment groupées : la ville du Khalife, sans doute? mais pourquoi ces lézardes, ces larges pans de ciel à travers les murailles, comme si tout se trouvait, là-bas, dans le plus complet état de délabrement et d'abandon ?

Dans le faubourg où conduisait cette étrange avenue, entre des maisons sans étages, uniformément bâties de briques, flottait comme un brouillard une écœurante odeur d'anisette exaspérée par la chaleur ; d'une maison à l'autre, des femmes bavardaient dans un patois sonore, et leurs bambins aux tignasses crépues se traînaient au bord des trottoirs ; des rideaux de corde tressée défendaient les logis ouverts contre la poussière et les mouches ; suspendues à

la porte, des bouteilles enveloppées d'un lambeau de laine humide fraîchissaient au courant d'air ; j'entrevoyais dans les cours, ces haillons si pittoresques aux fenêtres d'Espagne et d'Italie; sur les boutiques je lisais des noms venus en droite ligne d'Alicante ou de Palerme ; dans cette banlieue saharienne, j'aurais pu me croire transporté au fond des Pouilles ou de l'Andalousie.

Sur la place où flamboyait un étonnant Hôtel de Ville qui tenait du chalet suisse, de l'Alhambra, des communs de grands hôtels et des villas d'Asnières, j'aperçus enfin mes porteurs, assis sur mes bagages, devant un charmant édifice dont les murs dégradés et les fenêtres en ogive, flanquées de contrevents verts, avivaient

jusqu'à la nausée l'impression de surprise et de dégoût qu'on recevait ici de partout. Des colonnades brisées laissaient pendre des terrasses comme des plafonds qui s'écroulent, des tuiles plates couvraient maintenant ce qui avait été des coupoles, des stucs gardaient encore dans leur fine dentelle des vitraux à demi brisés, et le minaret, où l'on avait enfoncé une abominable horloge, était souillé du haut en bas par la fiente des pigeons. Pour mettre le comble à ma stupeur, je vis venir à moi, sous la voûte, Benvenuto Mammo ! Je le reconnus tout de suite à ses yeux larmoyants et à son doigt coupé. Lui aussi me reconnut, et après avoir manifesté bruyamment son plaisir de me revoir, il m'annonçait avec orgueil que

Ben Nezouh avait beaucoup changé, que c'était maintenant une ville française, et que j'allais trouver chez lui tout le confort désirable! En même temps il me poussait vers un escalier malpropre, pour me conduire dans une chambre lamentable elle aussi avec ses faïences et ses dalles aujourd'hui en morceaux et qui laissaient partout des trous noirs dans les murs, sa toilette sans marbre, ses nattes déchirées, une lampe moresque aux ampoules brisées, et son lit de cuivre terni sur lequel étaient jetés un infect matelas, une couverture de cheval et une courtepointe de satin.

Au milieu de ces décombres Benvenuto Mammo, le sourire sur les lèvres, attendait, je suppose, que je lui fisse un com-

pliment. Je n'eus pas le courage de lui adresser des reproches, et le priai seulement de m'indiquer l'endroit où demeurait le Docteur.

— Le Docteur Mafioli? fit-il d'un ton affable.

— Non, lui dis-je, le Maire.

— Antonio Gonzalvez?

— Antonio Gonzalvez? répliquai-je de plus en plus ébahi.

Et cette comédie eût pu durer longtemps, si croyant deviner à je ne sais quoi d'ironique qui perçait sous son air servile, que le drôle se moquait de moi, je ne l'avais prié de ne pas faire la bête.

— Ah! le docteur français, notre ancien maire? fit-il comme s'il fût sorti

d'un rêve ou s'il eût rappelé du fond de sa mémoire quelque souvenir oublié. Voilà déjà cinq ou six ans qu'il n'est plus à Ben Nezouh !

Après ce que je venais de voir, cette nouvelle ne m'étonna pas : elle ne faisait qu'ajouter une contrariété de plus à mon désenchantement. Je tenais pourtant à savoir comment le Docteur était parti, et tout en descendant à la salle à manger, j'interrogeai le Maltais.

— Les sales bicots ont voulu l'assassiner, me dit-il évasivement ; alors, ma foi, il a eu peur et il a quitté le pays...

Et comme je demandais encore où mon ami était allé, il se contenta d'ouvrir les bras et d'écarquiller ses yeux rouges sous ses paupières malades.

Pendant ce temps, j'apercevais derrière lui un pauvre diable rachitique, vêtu, comme les autres Arabes que j'avais aperçus jusqu'à présent, d'un tricot, d'une chéchia et d'un pantalon déchiré qui montrait ses jambes étiques. Il se livrait derrière Mammo à une mimique désordonnée et semblait me faire des signes; mais son patron, qui sans doute avait surpris sa pantomime dans la glace fendue qui ornait un des murs, lui allongea, sans plus d'explication, un formidable coup de pied, et le malheureux disparut, s'évanouit plutôt comme un songe laissant pour toute preuve de sa réalité une bottine à élastiques qui lui avait échappé dans sa fuite.

Je restai seul en tête à tête avec cette

misérable épave et les charcuteries amollies par la chaleur que m'avait servies l'hôtelier. Comme la cour, la chambre et toute la maison, la salle où j'étais attablé offrait l'image de cette destruction qui, s'étendant aux moindres choses, semblait plus saisissante encore dans le détail que dans l'ensemble. Les arabesques des murailles disparaissaient sous les piqûres de mouches, les banderolles de papier gluant, les réclames pour des vermouths de Turin ou des anisettes de Barcelone, l'affiche jaune et rouge d'une corrida dans la banlieue d'Oran; et sur tant de laideurs, la grande lumière crue qui jaillissait à flots des fenêtres sans rideaux et la poussière crissante, dont les meubles étaient couverts, jetaient la tris-

tesse spéciale à ces grands jours d'Orient meurtriers, — cette tristesse plus désespérée et plus irrémédiable que les brumes du Nord et leurs boues.

Soudain, des cris aigus me firent tressauter sur ma chaise, comme si le taureau de l'affiche venait de s'échapper du toril : c'était la signora Mammo qui me souhaitait la bienvenue. De nombreuses maternités l'avaient tout à fait déformée ; ses beaux traits de Madone disparaissaient sous la graisse, et son corps n'était plus qu'une masse croulante, dans la triste robe noire qu'ont les femmes de son pays.

Elle m'apportait quelques fruits, des pommes et des poires, dans un plat ébréché.

— Oh ! oh ! lui dis-je d'un ton émerveillé pour lui être agréable, des pommes et des poires ! On voit bien, Signora Mammo, que vous avez aujourd'hui le chemin de fer à Ben Nezouh !

— Mais tout cela pousse ici, Monsieur ! s'écrièrent d'une même voix les époux offensés.

Et la signora d'ajouter :

— Vous n'avez pas vu nos jardins ? Vous ne les reconnaîtrez plus !

Je frémis du présage. Ces fruits qu'on me servait ne me rassuraient guère : les poires étaient de bois, et les pommes plus dures que des billes d'ivoire. Je demandai des dattes ; j'aurais demandé du caviar, des ailerons de requin ou des nids d'hirondelles, que le couple maltais

n'eût pas montré plus de surprise ; d'un ton qui n'avait rien d'aimable, mon hôtesse me dit qu'il n'y avait pas de ces fruits-là chez elle, et sans se mettre davantage en frais, elle pivota sur ses talons et quitta la salle à manger.

Je ne m'y attardai pas, moi non plus. Le pressentiment d'un malheur m'entraînait vers ces maisons blanches qui m'avaient étonné de loin par leur air de délabrement, et vers le vieux petit village dont le souvenir éblouissant m'avait ramené dans ces lieux.

Un village? ce n'était plus un village, mais une butte informe, un amas de terre éboulée. J'y retrouvais encore le silence, mais c'était bien, cette fois, le silence de la mort! Pas une âme qui

vive dans ces masures défaites, devenues le domaine du scorpion et du lézard; dans les ruelles, sous les passages, plus de burnous étendus; les mouches elles-mêmes avaient déserté ces parages que n'habitaient plus les hommes. Qu'étaient devenus les anciens hôtes de ces maisons détruites, ces artisans si appliqués à leurs petits travaux dans la pénombre des échoppes, les marchands dans leurs boutiques, le maître d'école à lunettes, les caravaniers et leurs bêtes, le fondouk plein de poussière, de rêve et de voyage, les sorcières dévoilées, les Juives au teint pâle, les femmes en habits de fête, et l'homme qui moulait sa petite brique de boue pour perpétuer la vie de ce village? Où était partie la gazelle? où s'était

envolé le geai bleu? et les enfants, ces petits garçons si vifs, d'une grâce unique au monde, et leurs sœurs si charmantes, si ingénues et si coquettes, et les Nailiat aux colliers d'or? Je crus reconnaître leur rue, mais elles aussi avaient fui avec leur élégance barbare; leurs cases étaient abandonnées, et dans l'ombre où elles faisaient leur toilette, de petits ânes, dont c'était l'écurie, me regardaient avec leurs beaux yeux doux.

Au-dessus de moi, sur le double sommet de la colline, j'apercevais nettement la ville bâtie par le Khalife : elle m'apparaissait à son tour aussi ruinée que le village. Ce n'étaient que lézardes, grands pans de murs blanchis que l'eau avait souillés de longues raies jaunâtres, mina-

rets décapités, coupoles à demi effondrées, où des débris de verre et de faïences jetaient des reflets étincelants. Je retrouvai la place où m'avait déposé naguère la diligence et d'où j'étais parti dans le bruit de la fête et des brillants cortèges : la rhaïta et le bendir planaient encore dans ma mémoire au-dessus de son silence, mais plus rien ne l'animait que l'ombre mouvante des vautours qui tournoyaient dans le ciel. Tout près de là, était la ruelle qu'habitait jadis le Docteur; je retrouvai sa maison, je montai sur sa terrasse : la petite ouverture carrée où je m'étais penché, et qui donnait jour à la cuisine, s'était prodigieusement élargie; la mystérieuse chambre ne formait plus qu'une cave à ciel

ouvert, d'où s'étaient envolées, avec l'ombre et les demi-ténèbres, les fées barbares qui la peuplaient autrefois. Je restai là, devant ce trou, stupide, anéanti ; les souvenirs se pressaient dans ma mémoire : je croyais voir briller le haut diadème d'or de cette enfant sauvage qui nous avait apporté de l'eau fraîche, et, comme disent les poètes arabes, resplendir dans la nuit son visage de lune. Les rêves du Khalife me revenaient à l'esprit avec une précision angoissante, comme s'ils étaient demeurés sur cette terrasse à m'attendre, comme s'ils montaient indéfiniment de ce trou noir, où jadis les petits fourneaux de braise jetaient, sous les éventails, de légères étincelles, en laissant s'exhaler dans

l'air une odeur de bois odorant. Ah ! que n'aurais-je pas donné pour avoir en ce moment le Docteur près de moi, et apprendre de lui ce qui s'était passé ! Partout je distinguais la trace de son action bienfaisante, et du même coup la ruine de ce qu'il avait édifié. Comment s'expliquer ce silence, cette désolation, ces ravages? Comment une destruction si complète avait-elle pu ainsi s'accomplir dans un temps si rapide, sans que personne parût s'en être étonné? Et maintenant, ce qui m'étreignait le cœur, ce n'était plus la tristesse des ruines, c'était surtout le sentiment d'une tragique aventure où, avec le bonheur d'un homme qui était mon ami, deux races, deux civilisations paraissaient avoir sombré.

Quand enfin détournant les yeux de ces murs écroulés, je jetai un regard autour de moi, je vis cette chose plus surprenante, plus inattendue que tout : la nature même avait changé ! En vérité, c'était toujours le même immense horizon, doux à l'œil, flexible et bondissant, dont l'âme restait toute saisie, ce bel enchevêtrement de dunes, cet inextricable écheveau, ces passages infiniment subtils d'une couleur dans une autre, et sur la droite, interrompant la ligne bleue de l'horizon, le même petit escarpement rocheux, où les sables en volutes semblaient des pétales de roses. Oui, c'était bien encore tout cela, mais le sentiment délicieux qu'on éprouvait autrefois à s'enivrer de cette lumière frémissante et de

ces arabesques sans fin, pour se reposer ensuite sur les verdures de l'oasis, dans cette ombre placée là comme un oiseau sur le sable, ce repos, cette félicité, ce délice des yeux, rien de tout cela n'existait plus : l'oasis avait disparu. Les palmiers n'agitaient plus au-dessus des jardins leurs belles aigrettes frémissantes, leurs palmes en faisceau de sabres; à leur place, une végétation basse et grêle s'étendait le long du ruisseau, et les seuls arbres qui jaillissaient de ces verdures à ras du sol, c'étaient de minces peupliers qui paraissaient plus étiques dans ces vastes champs de lumière. J'eus envie de laisser tout là, de fuir cet affreux séjour, ces beaux lieux déshonorés, sans en rien voir davantage. Mais il y a dans la des-

truction et la laideur quelque chose qui attire comme dans la beauté; je finissais par être pris au vertige de cette désolation. Pour m'en pénétrer mieux encore et la contempler à loisir, je montai jusqu'aux blancs décombres que j'apercevais là-haut. De près, je pouvais me rendre compte pourquoi ces gracieux édifices, livrés à l'abandon, avaient été si rapidement dévastés : comme toutes les maisons indigènes, ils étaient bâtis de briques faites en boue séchée; pour les défendre contre les intempéries, ils n'avaient qu'un léger crépi de chaux ou de minces carreaux de faïence : dès qu'on n'avait plus été là pour entretenir et renouveler ces revêtements fragiles, la pluie avait raviné les murailles, le soleil les avait fendues,

et l'on voyait aussi qu'elles avaient servi de carrière aux gens d'en bas, et qu'ils en avaient arraché tout ce qui pouvait leur être utile. Les rares vestiges encore intacts ne faisaient qu'aviver le regret des choses abîmées ou disparues. J'essayai de reconstituer ce qu'avaient dû être ces villas, ces kiosques, ce casino, ce hammam, toute cette ville hier encore animée, où je me promenais aujourd'hui comme un archéologue à Herculanum ou à Pompéï. J'errai indéfiniment au milieu de ces ruines quasi neuves, plus tristes mille fois que celles que les siècles ont faites, car ni le temps ni l'imagination n'apportaient là leur mélancolie apaisante; j'entrai dans une cour, j'escaladai une terrasse, je m'aventurai au faîte d'un mina-

ret: mon arrivée faisait s'envoler bruyamment des corbeaux et des chouettes, les derniers habitants de ces demeures charmantes.

Combien de temps suis-je resté là-haut à rassembler sur ces décombres les souvenirs de mon premier voyage ? A la fin rassasié de solitude et d'abandon, je descendis du côté des vergers, où la signora Mammo m'avait fait prévoir des merveilles. Sur le versant de la colline que je suivais pour m'y rendre, on avait planté des pins dont la verdure presque noire contrastait si violemment avec la lumière éclatante, qu'au lieu de réjouir les yeux, ce sombre feuillage attristait, prenait un aspect funèbre. A deux cents pas de là, commençaient des étendues maraîchères toutes

pareilles à celles qu'on voit aux abords de nos villes. Ah! le triste spectacle, plus triste encore mille fois que celui du village ravagé! L'oued, divinité de ces lieux, bénédiction de l'oasis, source jaillie par miracle de ce désert brûlé, la rivière des délices encombrée de lauriers et de rochers rougeâtres, où j'avais vu bondir le charmant cavalier, et les laveuses jambes nues rouler et dérouler avec leurs pieds adroits leur linge sur les pierres polies, l'oued n'avait plus ni lauriers, ni rochers. Sans doute les beaux lauriers-roses, qui buvaient l'eau par leurs racines, avaient paru malfaisants aux nouveaux maîtres de Ben Nezouh : ils les avaient arrachés; et l'on avait fait sauter les roches pour en utiliser la pierre. Dans son vaste lit dé-

fleuri, le ruisseau ne formait plus que de petites mares croupies, reliées par de minces filets d'eau où se vautraient les cochons noirs; de tristes peupliers d'Italie allongeaient tout le long des rives leurs ombres rectilignes et faisaient aux sources de l'oued un véritable bois, où le zinc d'un kiosque à musique jetait des reflets aveuglants; quelques lamentables palmiers, dont on avait coupé la tête et d'où pendaient des feuilles desséchées, semblaient n'avoir été conservés que pour rappeler dans ces parages une flore disparue, et là, où jaillissaient naguère leurs colonnes superbes, ne poussaient aujourd'hui que des poiriers, des pruniers, des pommiers, tous nos arbres fruitiers d'Europe, venus là par quel mystère, par

quelle volonté tenace? On eût dit que ces jardiniers, que je voyais courbés sur leurs carrés de légumes, s'appliquaient à tout faire à contre sens de ce que réclamaient ici la nature et le climat; on eût dit qu'ils avaient engagé dans ce désert un duel avec les éléments, et que dans ce combat singulier les malheureux triomphaient! Les fruits de ces vergers, je les avais goûtés: le soleil en avait pompé toute l'humidité et le suc; et pourtant, à la réflexion, ils finissaient par émouvoir, ces produits détestables d'un climat tempéré! Ils représentaient tant de labeur et de soins, tant d'amour du sol natal! Mais tout de suite l'admiration, ou plutôt la pitié qu'on éprouvait devant ces malheureux arbres,

se transformait en fureur contre la volonté imbécile qui les maintenait là par miracle. Au ras du sol, les plantes maraîchères de nos vergers d'Europe, les haricots, les salades, les petits pois étaient d'une belle venue, mais au lieu de l'ancien parfum de menthe et de verdure mouillée, s'exhalait de la terre l'ignoble odeur du purin; les mille petits canaux, où l'eau coulait sans mystère à travers ce grand potager, reflétaient d'une façon cruelle dans leur réseau éclatant l'implacable azur du ciel; plus de fraîcheur, plus d'ombre; aucun chant, aucun ramage; les tourterelles ne faisaient plus entendre leurs roucoulements passionnés, qui dans la poésie arabe sont l'image même du désir; les guêpiers à la gorge

bleue et aux ailes bronzées ne s'abattaient plus par milliers dans les ramures, ni les aimables bou-béchirs qui annonçaient au Khalife ma venue. Au milieu de ces aridités, la pensée se desséchait, se durcissait comme les fruits eux-mêmes; l'esprit n'était plus entraîné, sous une douce nuit verte, à des rêveries colorées de cette tristesse apaisante qui fait paraître l'existence peu de chose et la mort moins encore : à la place d'une mélancolie voluptueuse, je ne ressentais plus que ce que la vie porte en elle de sec, de dur et d'implacable.

Il pouvait être six heures du soir. Je me souvins alors du lointain vendredi où, à une heure pareille, j'avais gagné le cimetière arabe en m'orientant sur la

coupole d'une blanche Kouba. La Kouba était toujours là-haut sur sa colline : je me dirigeai vers elle.

O charmant vendredi! O souvenir lointain! Des femmes dans leurs voiles de fête, accroupies sur les pierres ou sur les petits tertres, bavardaient en prenant une légère collation; leurs rires, leurs bracelets et le bruit de leurs voix jetaient dans ce champ du repos une animation imprévue; la vie et la mort voisinaient là dans une familiarité gracieuse, comme si rien ne pouvait être plus agréable aux défunts que d'écouter ces femmes et de participer aux potins du village... Tout cela, je me le rappelais avec autant de netteté que si de nombreuses années ne s'étaient pas écoulées. Mais la

mémoire conserve ce que le temps détruit. La Kouba servait ce soir de refuge à de petits Siciliens qui gardaient un troupeau de chèvres en jouant de l'accordéon ; les bêtes gambadaient au milieu des tertres et des pierres, où un ciseau primitif avait tracé quelque signe religieux et creusé de petits godets, dans lesquels s'amasse l'eau des pluies pour que l'oiseau du ciel y vienne boire. Ils étaient gracieux ces enfants, mais leur accordéon geignard déshonorait jusqu'au souvenir que j'avais gardé de ce lieu; elles étaient charmantes ces chèvres, mais leurs sabots éparpillaient sans respect les pieux débris de poterie que les Mzabites ont coutume de placer sur les tombes, pour symboliser que la vie

est chose fragile et que jamais deux existences ne se ressemblent tout à fait, pas plus que deux tessons ne sont jamais pareils. Derrière moi, le soleil tombait sur l'horizon : de froides blancheurs, des gris d'ardoise s'établissaient partout ; l'astre mourait sans grandeur, sans éclat, sans réfléchir avec pompe, comme il fait dans nos pays d'Occident, ses rayons dans les brumes. Déjà la nuit semblait s'être emparée des choses, quand tout à coup, là-bas, à l'Orient, je vis jaillir les feux d'une extraordinaire aurore. Des lueurs roses parties du couchant, gagnaient rapidement le ciel, faisant la nuit derrière elles, et venaient allumer devant moi un prodigieux incendie de flammes pourpres et orangées ; les maisons, les rochers et la

colline sur laquelle étaient posés l'ancien village arabe et la ville du Khalife, ne formaient plus maintenant qu'un bloc d'un rose doré; la falaise où j'étais monté allongeait une ombre noire sur le faubourg italo-espagnol et le noyait dans les ténèbres ; les fumées qui sortaient des toits jetaient au-dessus un léger voile d'un gris bleuâtre et laiteux, qui semblait supporter la Ben Nezouh moresque violemment éclairée par le soleil couchant; les rochers déchiquetés qui la dominaient de leurs masses étranges, bizarrement sculptées par la pluie, le vent et les sables, semblaient aussi faire partie de la ville et l'agrandissaient sans mesure; les formes capricieuses qu'avaient prises ces maisons

ruinées ajoutaient à l'effet grandiose qu'elles produisaient dans ce crépuscule : la réalité et le rêve, la destruction et la force créatrice, tout concourait à créer dans ce désert, à cette minute, pour le passant que j'étais, un spectacle de féerie. Ainsi, dans les contes persans, apparaissent au voyageur les cités disparues : c'est la ville de cuivre ou bien de pierreries, dont les remparts brillent de mille feux et aveuglent qui les contemple ; c'est Menzah et Sohoud, perdues au cœur des dunes, au plus profond des sables, dont personne ne connaît plus les chemins et sur lesquels tombe un jour quelque caravane égarée... La Ben Nezouh que j'avais devant moi, la Ben Nezouh du Khalife, paraissait avoir subi le sort de ces villes

légendaires: il semblait qu'elle ne reprît de vie qu'à l'heure crépusculaire du rêve, comme si c'était ici la légende qui imposât ses lois à la réalité, ou la fatalité qui voulût qu'une ville au bord du désert ne fût jamais qu'un mirage.

Cette vision ne dura qu'un instant. Tout s'abolit, s'évanouit dans le rapide crépuscule qui précède la nuit; une même ombre verte confondit toutes choses; des tintements de cloches, une sonnerie de clairon et les braiements d'un âne me rappelèrent à la réalité, vers laquelle je m'acheminais à pas lents pour retarder le plus longtemps possible le moment où j'allais me retrouver, dans cet affreux bourg d'Europe, face à face avec Mammo. Et tout en marchant, je pensais : Dans

ces villes des *Mille et Une Nuits*, comme tout à l'heure m'apparaissait Ben Nezouh, habite toujours une humanité figée dans son dernier sommeil; les gens sont là depuis des siècles, tels que la mort les a pris; ah! si du moins la ressemblance de cette Ben Nezouh trop réelle, dans laquelle je vais entrer, avec les villes de légende pouvait aller jusqu'au bout! Si les habitants qui la peuplent pouvaient être, eux aussi, figés dans un sommeil éternel! Et si revenant à l'hôtel, je n'avais qu'à toucher Benvenuto Mammo pour qu'il tombât en poussière!

J'en étais là de mes pensées, quand m'apparut soudain, surgi de l'ombre du soir, le bizarre petit personnage que j'avais vu, en arrivant, gesticuler derrière

Mammo, et que le coup de pied de son maître avait fait si prestement disparaître à ma vue. Il se tenait immobile à quelque distance de moi, son troupeau de cochons noirs derrière lui, un pied nu, l'autre chaussé, et sur les lèvres le même sourire grimaçant dont la signification continuait de m'échapper.

— Tu ne me reconnais donc pas? finit-il par me dire dans un langage impossible que je ne comprenais qu'à peine et que j'aurais plus de peine encore à essayer de reproduire. Je suis El Malti! El Malti!

Et il se remettait à sourire, comme si ce mot eût été un talisman qui devait m'inonder de lumière.

Alors seulement, je me souvins du pau-

vre petit Arabe qui, durant mon premier séjour, m'apportait chez Mammo le déjeuner du matin, me cirait mes chaussures, et m'avait guidé autrefois à la maison du Docteur. La reconnaissance était faite, nous nous mîmes à essayer de nous comprendre tous les deux : ce triste garçon minable, tout couvert de la même crasse que le petit troupeau de porcs attaché à ses pas et qui, enhardi peu à peu, formait le cercle autour de nous, c'était vraiment la première impression agréable que je trouvais à Ben Nezouh !

A travers ses explications, je finis par démêler que le Docteur avait quitté depuis six ans l'oasis et qu'il vivait chez des Nomades, dans la tribu de Mohammed ben Ali, aux alentours de Guerrara.

Je récompensai El Malti de quelque menue monnaie. Il s'en saisit avec avidité et me baisa la main. El Malti ! une épave, une risée, un Musulman qui gardait des cochons ! c'était là tout ce qui restait de ces Arabes qui vivaient ici, depuis des siècles, dans une parfaite harmonie avec la nature et le ciel, de cette population raffinée, amie du rêve et du furieux plaisir, chez qui richesse et pauvreté étaient choses à peu près semblables, et où même cette pauvreté semblait une noblesse de plus.

Et maintenant qu'allais-je faire ? Reprendre le train pour Alger ? C'était le plus simple et le plus sage. Mais la curiosité de savoir ce qui s'était passé dans la malheureuse oasis faisait naître en moi le

désir de pousser plus loin ma route, d'aller jusqu'à Guerrara, à la recherche du Docteur. Seulement, où était Guerrara? Par quels moyens y atteindre? Les renseignements d'El Malti étaient bien vagues, et une fois là-bas, qui m'assurait que j'y rencontrerais mon ami?

A l'hôtel, je me rendis compte des difficultés et de la fatigue que présentait ce voyage, de cinq ou six jours au moins, en diligence ou à cheval, et j'y renonçai tout à fait. Le premier train pour Alger ne partant le lendemain qu'à midi, j'avais encore dix-huit heures à passer à Ben Nezouh; je me rappelai la promenade que le Khalife avait faite autrefois, en se répétant à lui-même les strophes de l'Emir Abd El Kader : il me restait assez de temps

pour la faire à mon tour, et aller dans la matinée jusqu'aux dunes plonger mes mains dans du sable encore pur. J'employai la fin de la soirée à préparer cette petite excursion. Rien d'ailleurs n'était plus simple. Mais sans doute il était écrit que cette promenade d'un matin me conduirait au cœur des sables, à près de cent lieues dans le Sud.

Le lendemain, d'assez bonne heure, monté sur un mulet rétif, je sortais du village. J'avais déjà traversé les jardins, lorsqu'au moment de franchir l'oued mon mulet s'arrêta net devant des flaques de sang croupi qui provenaient des abattoirs. Pour le décider à marcher, j'allai casser une baguette à un peuplier de la rive.

Aussitôt, un indigène accouru à toutes jambes saisit ma monture à la bride, et dans le charabia du lieu me réclama mes papiers. Je crus avoir affaire à quelque maraudeur et je me disposais à lui faire lâcher prise, mais il m'exhiba fièrement une plaque de cuivre qu'il portait sur le bras : c'était le garde champêtre.

D'une main tenant mon mulet, de l'autre la branche cassée, il nous ramena tous les deux, ma bête et moi, à Ben Nezouh, au milieu des enfants ameutés et des ricanements de la population qui semblait enchantée de ma mésaventure. Au commissariat de police, on me dressa procès-verbal. Ma promenade était manquée; de plus, il fallait à deux heures comparaître devant le juge : il n'y

avait donc pas à penser prendre le train aujourd'hui.

Le bruit de mon arrestation avait fait le tour de la ville. Quand j'arrivai au tribunal, tout Ben Nezouh était là, — fronts bas et têtus de Siciliens, profils busqués de Calabrais, larges épaules de muletiers andalous, cheveux gras de toreros, paupières enflammées de Maltais. Un seul Français, le Juge, dont le visage inexpressif rendait presque sympathique les brutes qui nous entouraient.

On appela d'abord quelques affaires de minime importance, rixes au jeu de boules, ivresse et tapage nocturne. Deux des contrevenants étaient des Italiens; le troisième, Espagnol naturalisé Français; tous employaient d'ailleurs le même

extravagant jargon, où semblaient broyés, concassés, les différents patois de la Méditerranée. Cela m'intéressait vivement, mais n'intéressait que moi; l'auditoire n'eut d'attention que lorsque mon tour arriva. L'étonnant garde champêtre commença par faire le récit des événements du matin; le juge me demanda ensuite si j'avais quelque chose à dire. Pressé d'en finir au plus tôt, je lui répondis qu'en effet tout s'était bien ainsi passé.

Il prit alors la parole :

— Monsieur, me dit-il à peu près, comment un Français tel que vous, un homme évidemment instruit, a-t-il pu commettre un acte qu'on pourrait à peine excuser chez un Arabe ignorant? Vous ne savez donc pas au prix de quels efforts ces peu-

pliers, que vous cassez, ont poussé sur ces rives où l'on ne voyait autrefois qu'une végétation sauvage? Ignorez-vous que ces arbres utiles transformeront bientôt ces déserts, qu'un jour ils couvriront les collines, et retenant l'eau par leurs racines, attirant les nuages par leurs cimes, ils modifieront le climat et l'aspect de tout le pays? Sentez l'inconvenance de l'acte que vous avez commis, que ce soit là votre vraie punition; mais pour l'exemple, je me vois, à mon très grand regret, obligé de vous condamner à quinze francs d'amende. »

Un murmure approbateur accueillit ces paroles, et je crois bien que, n'eût été la majesté du lieu, tout le monde aurait applaudi.

Pour moi, le cas de ce bavard m'intéressait, à cette heure, infiniment plus que le mien. Ce juge, ce falot personnage qui, de toute évidence, ne pensait qu'à flatter les gens entassés dans la salle, ce représentant de la nation conquérante, avec cette âme de vaincu au milieu de tous ces métèques, m'apparaissait plus répugnant que l'affreux Mammo lui-même ! Tandis qu'il s'écoutait complaisamment parler, je songeais au pauvre Khalife, et je me disais à part moi : Évidemment, s'il n'a eu pour le défendre contre cette racaille méditerranéenne, qui paraît triompher ici, que des gens de cette sorte, je ne m'étonne plus maintenant qu'il ait été débordé.

Cette dernière impression, le spectacle

de ce compatriote sans force et sans dignité, dans ce village exotique, changea ma résolution. Du coup, je ne vis plus les difficultés du voyage: un sentiment profond d'homme humilié dans son propre pays s'était emparé de moi; je n'eus plus qu'une pensée : savoir enfin ce qui s'était passé là, comment en moins de dix ans un Français était devenu un véritable étranger dans une oasis algérienne, et les péripéties du drame mystérieux où toute une race avait sombré, entraînant dans son désastre notre civilisation même.

CHAPITRE V

De Ben Nezouh à Guerrara, où j'espérais rencontrer le Docteur, il y a cinq ou six jours de voyage. L'itinéraire le plus pratique est de gagner Laghouat à cheval ou à mulet; là, on rejoint la diligence qui fait le service de Ghardaïa, capitale du Mzab, et ensuite en deux jours de route on arrive à Guerrara. Mammo me découvrit un guide; quant à me procurer un cheval, il n'y fallait pas songer : les che-

vaux avaient suivi la fortune des Arabes, on ne trouvait plus à Ben Nezouh que des mulets ou des ânes.

Dans la cour de l'auberge, le Maltais et sa femme me souhaitaient bon voyage; le pauvre El Malti s'empressait avec un zèle inutile autour de ma monture; mon guide espagnol avalait une dernière lampée d'anisette. La lumière répandait partout avec indifférence sur ce faubourg de briques, comme autrefois sur le village de boue, ses magnificences orientales; mais la rhaïta et le bendir ne m'accompagnèrent pas de leur musique forcenée, ni les cris des enfants, ni les you-you des femmes; aucune mousseline, aucun diadème d'or, aucun œil curieux sous ses voiles, aucun grave burnous,

aucun éblouissant cortège ne parut sur le seuil des maisons aux toits rouges : la Fête Arabe était finie.

Avec quelle allégresse je vis s'éloigner derrière moi la sinistre banlieue! Il me semblait que je ne trouverais jamais assez d'air pur, de vie primitive et de lumière, pour me laver l'esprit des affreuses images que j'emportais d'ici. Mais j'avais beau m'éloigner de la triste oasis, à mesure que j'avançais, mes impressions désolées se renforçaient, d'étape en étape, de tout ce qui se présentait à ma vue. Cette chose vague, impersonnelle, qui n'appartient en propre à aucune nation d'Europe et qui leur est commune à toutes, cette chose sans forme, sans visage, qu'on appelle de ce mot indéterminé le

Progrès, ne laissera-t-elle donc rien subsister dans le monde qui ne soit à son image? Le malfaisant génie, que j'avais vu à l'œuvre dans le faubourg italo-espagnol, n'a pas besoin d'être là, en personne, pour exercer ses ravages : il blesse, il tue, il envoie la mort de loin; il est pour les vieux pays, les vieilles civilisations, les activités séculaires, un ennemi invisible, autrement redoutable que le soleil, le siroco et la soif ! Tout ce que je voyais sur mon chemin retournait au désert et à la mort. Personne sur ces pistes du Sud, ni troupeaux, ni caravanes; l'ancienne vie qui avait dû animer ces solitudes semblait tout à fait suspendue; et dans les rares villages, qui de loin en loin disaient encore que tout ici

n'était pas abandon, l'existence paraissait réduite à rien.

Ksar el Hairane! El Asafia! pauvres séjours du désespoir, oasis mourantes, touchants îlots de verdure, maigre troupeau de palmiers faméliques autour des cubes de boue noirâtre que sont les maisons du désert! Comment y a-t-il encore des hommes pour s'obstiner dans vos demeures! Comment y trouvent-ils encore ce peu de joie, ce rien de bonheur nécessaire pourtant à la vie? Mais moi-même, après tout, n'ai-je pas vécu là de ces minutes qui font sentir dans toute sa force animale le simple bonheur que c'est de vivre? Sous ces petites palmeraies, impressionnantes d'isolement et de résignation, j'ai connu le délice de se désaltérer

à l'eau un peu terreuse qui coule dans la séguia, lorsque après le froid de la nuit, le soleil brûlant dès l'aurore met un goût de fièvre à la bouche et oblige à fermer les yeux. Dans ces petits cubes de boue, j'ai goûté le plaisir d'apaiser ma faim avec des dattes qu'on entrecoupe d'une gorgée de lait, la douceur d'une pièce obscure après l'éblouissement de la lumière; et surtout j'ai fait l'épreuve de cette antique vertu que l'Europe a désapprise : l'accueil empressé de l'étranger, le respect religieux de l'hôte, la noble familiarité du désert.

A Laghouat, je quittai mon guide et mon mulet espagnols, pour monter dans la diligence. Après avoir traversé tout un jour de mornes étendues parsemées d'alfa

jaune-paille, nous arrivâmes au soir tombant dans la région des Dhayas, l'étrange contrée forestière qui barre de l'est à l'ouest, sur une largeur de quelques kilomètres, l'extrême sud de la Province d'Alger. On est ici dans le *Bled el Ateuch*, le pays de la soif, et nombreux sont les tas de cailloux qui signalent au passant la tombe d'un voyageur égaré. Pas d'eau, pas de sources, pas de puits, pas de nappes souterraines : si profondément que l'on creuse, toujours le sable et le rocher; et pourtant, des arbres partout, des arbres magnifiques, des betoums d'un beau velours sombre, aux branches croisées, crochues, enchevêtrées, au feuillage menu, feutré, impénétrable au soleil, tous tondus à la même hau-

teur par la dent des chameaux comme un pré aérien. Surprenant paysage de verdure, de fraîcheur et d'ombre, d'aridité, de terre funèbre et de ciel embrasé! Par quel miracle ont-ils poussé, ces arbres mystérieux ? Ils se rassemblent à dix, à douze, autour de cuvettes si peu profondes que l'œil les distingue à peine, et que couvre une terre criblée, pour ainsi dire, au tamis, tandis que le plateau tout autour offre l'aspect d'un macadam sur lequel n'a pas passé le rouleau. On dirait des familles humaines, un groupe de parents et d'amis, une tribu nomade, arrêtée un moment et qui va repartir, — comme si au Désert la vie végétale elle-même devait s'unir, s'associer pour lutter contre la nature. Puis

les tribus agrestes se font de moins en moins nombreuses ; parfois, encore un betoum, sentinelle égarée, perdue dans la solitude; et après, c'est la Chebka, un filet inextricable d'effroyables ravins, un chaos de falaises, sans trace de végétation aucune, surplombées de rochers gris qui brillent en dessous comme des braises et que sillonnent des torrents de cailloux noirs.

Le quatrième jour du voyage, notre pauvre diligence, qui se traînait depuis trente heures dans cet enfer de pierrailles, nous monta, par les mille détours d'une route qui semblait à jamais prisonnière de ce dédale, sur le bord du plateau d'où l'on découvre à ses pieds la sainte vallée du Mzab. Aussi loin que s'étendait la vue, de vastes champs de sable rose, des petits

murs de terre sèche, des monticules et des pylônes répandus en si grand nombre sur cette plaine teintée des couleurs de l'aurore, qu'on eût cru voir le chantier d'une ville en construction ou les restes d'une cité disparue. Çà et là, de tristes palmiers, penchant leurs palmes flétries sur ces maçonneries décrépites, donnaient à ces petites ruines l'aspect d'étranges mausolées; au centre de ces aridités, sur une colline en pain de sucre, une ville fantôme surgissait, rose elle aussi, du même rose tendre que le pays qui l'environne, et criblée de trous d'ombre, de centaines d'arcades orientées vers la Mecque, comme une énorme ruche suspendue au rocher. Au delà, une tache bleue, un peu d'ombre sur le sable, une petite pal-

meraie. Et cette tache de verdure, cette ombre sur le sable, ces constructions énigmatiques, ces palmiers funéraires, ce sont là les derniers vestiges de ce qui formait, il n'y a pas un siècle encore, les plus beaux jardins du Sud !

Ici, il y a plus de neuf cents ans, des Musulmans puritains sont venus chercher un refuge contre les persécutions de leurs coreligionnaires, et, miracle de la volonté soutenue par un sentiment mystique, ils transformèrent ces vallées de la mort en d'immenses jardins verdoyants. Tandis que leurs enfants et leurs femmes, conformément à la Loi, restaient dans la pieuse vallée, eux s'en allaient commercer dans le Nord, et revenaient, chaque année, rapporter à la terre bénie l'argent gagné

sur les routes du trafic. Cette ingrate contrée, qui n'avait d'abord été que l'abri de leur foi, devint pour eux un luxe, un paradis terrestre ; tous ces petits murs bas, qui sillonnent la plaine en tous sens, sont l'inextricable réseau des rigoles qui fertilisaient ces sables ; ces monticules de terre sèche marquent la place d'anciens puits ; ces pylônes ont supporté des poulies, et sur ces plans de terre inclinés, durant des siècles et des siècles, les esclaves noirs du Soudan, les chameaux et les ânes ont tiré infatigablement la corde qui faisait monter l'eau.

Aujourd'hui, la sainte vallée est bien déchue de son ancienne splendeur. Dans le Mzab, comme à Ben Nezouh et dans toutes les oasis rencontrées sur mon che-

min, l'affreux progrès a fait son œuvre : tous ces marchands mzabites, si prospères autrefois, sont maintenant ruinés; les villes et les villages où s'exerçait leur commerce se sont vidés de leurs habitants arabes, ou bien ceux-ci sont devenus si pauvres que l'idée seule de trafiquer avec eux apparaît comme une triste ironie. On en trouve encore, dans les villes, de ces marchands puritains : on les reconnaît aisément à leur turban qui est plat et à je ne sais quel air protestant répandu sur leur personne; ils exercent de petits métiers, ils sont fruitiers, bouchers, épiciers, fort habiles, économes; eux aussi, chaque année, reviennent rapporter à la terre des ancêtres le gain de la saison, le petit couffin où les douros

se dissimulent sous les fruits et les provisions du voyage. C'est une goutte d'eau dans le désert, cela ne suffit plus à l'entretien de ces jardins coûteux et magnifiques; les puits se sont comblés, les canaux ont été envahis par le sable; parfois encore un faible bruit, un grincement de poulie monte dans le silence: on tire de l'eau quelque part, et ce grincement de poulie semble le cri de cette terre assoiffée, le dernier soupir de la volonté mystique qui s'est déployée jadis si puissamment dans ces lieux, et qui ne se résigne pas à mourir.

Avec le crépuscule, la diligence fit une entrée bruyante dans la ville fantôme, la sainte Ghardaïa. J'y passai la nuit dans le quartier réservé aux Roumis, aux prosti-

tuées, aux entremetteurs et aux marchands d'alcool. Le lendemain, je continuai ma route, à cheval cette fois, en compagnie d'un négociant mzabite, que j'avais rencontré dans la voiture et qui se rendait, comme moi, à Guerrara.

Toute la matinée, nous cheminons à travers le cimetière des jardins, dans ce fabuleux paysage de la détresse arabe. Au désert de sable rose succède de nouveau l'effroyable Chebka; de nouveau les ravins, les falaises, les torrents de cailloux noirs, et de nouveau la Hammada, l'éternel plateau pierreux, la mer de rocailles triste et grise, où l'on n'a l'impression de l'étendue que par les heures écoulées, car rien ne surgit dans ces espaces qui permette de se rendre compte qu'on

approche ou qu'on s'éloigne. A mesure qu'à la fuite des heures je me sentais plus près du but de mon voyage, je désespérais de rencontrer jamais personne, à plus forte raison un ami, dans une pareille solitude; et sous l'effet de la désolation qui naît d'un excès de lumière, je regrettais de m'être mis si légèrement en chemin. Vers la fin du second jour, une lueur inespérée, rassurante comme un visage humain, se leva dans l'uniformité grise : ce n'étaient pas les feux du couchant qui allumaient là-bas ces clartés, — le soleil encore assez haut ne jetait sur les choses d'alentour qu'une lumière blanche et plutôt froide, — c'était du sol lui-même, couvert de cailloux roses, que sortaient ces tendres couleurs; et dans cette

prairie mystérieuse, pareille à des trèfles en fleur, brillait, comme un lac ou un mirage, une nappe d'un bleu vert, ce bleu des oasis, changeant, plein de reflets et chargé de repos.

Mon compagnon, en signe de joie ou pour annoncer sa venue, fit partir en l'air les deux coups du méchant fusil qu'il portait, depuis Ghardaïa, en travers de sa selle. Une vieille Bédouine, qui se tient aux abords de l'oasis et qui gagne sa vie à courir au-devant du voyageur assoiffé pour lui offrir de l'eau fraîche, vint à notre rencontre avec son outre en peau de bouc et sa tasse d'alfa goudronné. Un quart d'heure plus tard, nos bêtes escaladaient des raidillons plus étroits, plus abrupts, plus noirs, plus abrités de

tunnels et de voûtes que ceux de l'ancienne Ben Nezouh : mon Mzabite me conduisait au logis de Si En Naçeur, personnage bien connu pour son hospitalité de tous ceux qui ont passé dans le Sud.

A la porte, un serviteur nègre qui ronflait bruyamment, et que nous éveillâmes, courut avertir son maître qu'un hôte lui était arrivé. Presque aussitôt, je vis venir à moi un homme corpulent, coiffé du turban plat, vêtu d'une simple gandourah, et qui agitait un éventail devant une large figure encore bouffie par la sieste. Un Arabe qui le suivait s'arrêta net à ma vue. Je ne me trompais pas : c'était Mohammed Ben Ali.

Je ne sais rien de plus aimable que la

politesse arabe; rien aussi n'est plus touchant dès que l'amitié s'y mêle. Mohammed me baisait les mains avec une joie enfantine; En Naceur me souhaitait la bienvenue, et mieux encore son aimable sourire m'exprimait son contentement de me recevoir chez lui. Il me fit entrer dans une pièce à colonnes carrées, exquise de fraîcheur, qui recevait le jour par une ouverture du plafond, comme autrefois la cuisine dans la maison du Docteur; on me servit des dattes, du lait pour les y rafraîchir; le nègre somnolent nous apporta du thé parfumé à la menthe; et après un instant de repos, conduit par Mohammed, j'allai du côté des jardins à la recherche du Khalife.

Il y avait déjà quinze jours qu'il était

à Guerrara. Une partie de sa tribu campait dans ces parages, — car c'était le moment de la récolte des dattes, — et lui, pendant ce temps, habitait chez Si En Naçeur. Nous l'aperçûmes tout à coup au détour d'une ruelle. En voyant un étranger, il fit le geste de chercher une issue pour l'éviter, mais déjà j'étais devant lui. « Vous, ici ! » s'écria-t-il en me reconnaissant ; et je vis avec joie sa figure s'éclairer. Mais vite le sourire disparut pour laisser place à la mélancolie qui devait être l'expression coutumière de ce visage.

Je le trouvai vieilli, aminci, desséché, durci par le soleil ; ses yeux avaient toujours la même limpidité bleue, mais on n'y voyait plus cette flamme enthousiaste

qui jetait autrefois un tel éclat sur ses paroles. Tandis que nous marchions côte à côte, je lui fis en quelques mots le récit de mon voyage, et comment le désir d'apprendre de sa bouche ce qui s'était passé là-bas m'avait amené jusqu'à lui.

— Je vous raconterai tout cela, me dit-il avec son triste sourire. D'ailleurs, vous apprendrai-je rien que vous n'ayez pressenti ? Ce que vous avez vu de vos yeux ne parle qu'avec trop d'éloquence. Mais nous voici chez notre hôte, l'excellent Si En Naçeur : ce soir, je vous dirai tout au long les malheurs de Ben Nezouh.

CHAPITRE VI

Le soir venu, sur la terrasse, Mohammed et Si En Naceur se retirèrent pour nous laisser causer seuls. Nous étions étendus sur un tapis de laine, un monde infini d'étoiles se découvrait à nos yeux, des chiens jappaient au loin comme autour de nos fermes, le feu d'un campement nomade brillait comme un brûlot dans nos champs.

— Mon ami, commença le Kalife, je ne

sais rien de plus ridicule qu'un homme qui se lamente sur sa propre destinée, et je vous dirais : « Laissons là tout cet affreux passé », si le désastre dont j'ai été le témoin et la victime n'était une image fidèle de ce que l'on voit déjà çà et là, et de ce qu'on verra bientôt dans l'Algérie tout entière.

Vous vous en souvenez, peu de temps après votre visite, on poussait jusqu'au désert la ligne d'Alger à Constantine. Une société s'organisait pour transformer Ben Nezouh. Je croyais enfin toucher l'heure où j'allais voir se réaliser les songes qui depuis tant d'années occupaient mon esprit. L'achèvement de cette voie ferrée, que j'avais longtemps redoutée comme la fin, la mort de tout ce que

j'aimais dans l'oasis, avait fini par m'apparaître comme un jour béni, favorable, qui n'arriverait jamais trop tôt. Ah! cette voie ferrée, quand j'y songe, comme je me passionnai pour elle! Même en Europe, il y a toujours je ne sais quelle rude poésie dans la construction d'un chemin de fer, mais dans ces solitudes et sous ce ciel, entre ouvriers de races diverses, Siciliens, Mahonnais, Calabrais, gens de Valence et d'Alicante, Arabes, Kabyles, Marocains, qui dénouaient leurs querelles à coups de pioches et de couteaux, cette construction prit un air épique, un caractère de barbarie, d'autant plus impressionnant que tout ce monde paraissait travailler à une besogne civilisatrice! Avec quelle impatience j'attendis le moment

où je verrais monter à l'horizon la première fumée d'une locomotive! Avec quelle frénésie je me lançai dans toutes les entreprises qui devaient transformer l'oasis! Je venais de quitter l'armée; j'arrivais à cet âge où la contemplation pure cesse de vous satisfaire, et où, las d'admirer des spectacles dans lesquels on n'est pour rien, on éprouve l'étrange désir de se donner en spectacle à soi-même. Et puis, c'est un effet du désert que des occupations médiocres vous paraissent plus médiocres encore; mais qu'une forte idée vous saisisse, et l'activité des gens du Nord le cède à l'ardeur qui vous entraîne. Ces Arabes que vous voyez immobiles pendant des jours, étendus dans un coin d'ombre, les yeux per-

dus sur leurs horizons vides, sont les mêmes gens qui, tout à l'heure, vont cheminer interminablement sous un soleil torride et parcourir à pied, à cheval ou à chameau, de prodigieuses étendues. Moi aussi, j'ai connu comme eux, après une longue torpeur, je ne sais quelle fureur d'agir. Mais il en est de ces grands enthousiasmes comme des grandes douleurs : lorsqu'elles se sont effacées, on s'étonne à la fois de ne plus les ressentir et de n'y avoir pas succombé; on éprouve devant l'homme qu'on a été un moment une humiliation confuse; on se dit : ai-je alors été stupide? ou bien, maintenant, suis-je un pauvre être au-dessous de lui-même, incapable de comprendre ce qu'il a été un jour ?...

Le chemin de fer terminé, tout le peuple

des manœuvres qui travaillaient à la voie s'était abattu sur l'oasis. Dieu sait qu'ils y furent bien accueillis! Et certes, ils ne manquaient ni d'énergie, ni d'endurance, ces Espagnols campés là comme dans une Pampa, ces Italiens à qui le désert même apparaissait comme une terre promise auprès de leur pays ravagé, ces usuriers maltais qui trouvaient un grenier d'abondance dans la misère et la prodigalité arabes, — tous accourus avec un furieux désir de faire fortune et merveilleusement adaptés à ce climat! Sitôt qu'ils avaient pris pied dans l'oasis, acheté un verger, bâti une maison, établi un commerce, ils appelaient leurs parents, leurs amis, demeurés au fond de leurs villages et qui n'attendaient qu'un signal pour partir.

Les catastrophes qui bouleversaient leurs misérables provinces, inondations d'Andalousie, tremblements de terre de Calabre, c'étaient autant de vagues qui les jetaient chez nous. Je les voyais s'organiser en cité, se refaire une patrie, s'élancer à la conquête des vergers, s'acharner à faire pousser dans le sable, avec un entêtement admirable et stupide, nos arbres et nos légumes d'Europe, travailler furieusement jusqu'au jour où ils pouvaient se payer un bicot et le faire trimer à son tour! Encore s'ils nous étaient venus de l'industrieux Piémont ou de la Catalogne! Mais non, ils nous arrivaient tous des provinces les plus disgraciées de leurs pays, de celles d'où jamais une pensée intelligente n'est sortie. L'intérêt que je

portais aux Arabes leur semblait un abandon, un déni de justice, une trahison envers eux. Ils me reprochaient comme un crime, un défi à la civilisation, de prétendre maintenir intacte la charmante petite oasis. Et en effet, que pouvaient-ils comprendre à ce produit des siècles, eux qui se regardaient, avec leurs pelles et leurs pioches, comme les missionnaires du progrès ? Que pouvaient-ils aimer dans cette civilisation indigène, dont la plus grande beauté tient peut-être à ce qu'elle a d'immobile et d'éternel ? Pour ces palais brûlés par l'absinthe et l'anisette espagnole, quelle saveur pouvait avoir le précieux café maure, le thé parfumé à la menthe ? Pour ces gens habitués aux grandes lumières crues, au dur travail

sous le soleil, de quel prix était l'ombre des maisons, des jardins et des ruelles? et pour leurs grossiers désirs, ces femmes chastement voilées et leurs danses mystérieuses? Vous imaginez-vous, par exemple, ce que représentaient, pour l'épouse du pharmacien sicilien, ces femmes qui lavaient leur linge avec leurs pieds, qui n'avaient pas le sou et portaient des diadèmes sur la tête, comme des princesses de théâtre, qui restaient enfermées chez elles, se rendaient visite au cimetière, pratiquaient une religion sauvage, et vivaient à trois ou quatre dans la même maison, épouses du même mari? Pour tous ces terrassiers, qui avaient construit la voie, fait des tranchées et des remblais sur plus de quatre cents kilomètres, et jeté

bas tant d'obstacles, ce petit village de boue, qui avait pour moi tant de prix, n'était qu'une motte de terre à culbuter après tant d'autres. Tous, ils n'avaient qu'une pensée : s'emparer des jardins, m'expulser de la mairie, et faire de ce village un village des Pouilles ou du Guadalquivir !

Les plus dangereux n'étaient pas ceux qui arrivaient frais émoulus de Cadix, de Port-Mahon, de La Valette ou de Palerme. Ceux-là, ils n'étaient encore menaçants que par le nombre, car ils n'avaient chez nous aucun droit politique. Mais depuis plus de cinquante ans que chaque bateau qui arrive à Oran, à Alger, à Philippeville ou à Bône, débarque des émigrants sur nos rives, des milliers de ces Italiens et

de ces Espagnols, dont nous redoutons l'invasion en Languedoc ou en Provence, sont devenus des Français, des Français selon la loi, par la naturalisation. Au physique, ils ont perdu, ou presque, leur type originel pour prendre cet air levantin, lourd, flasque, huileux, qu'on voit partout sur les rives de la Méditerranée, depuis Alicante et Carthagène jusqu'aux Échelles de Syrie. Mais si le caractère physique s'est de la sorte affadi, ils n'ont rien perdu, je vous jure, de leur mentalité native. Pour avoir des pensées et des mœurs, qui plus que celles des indigènes semblent se rapprocher des nôtres, des qualités et des vices que nous pouvons mieux définir, ils restent aussi loin de nous, aussi inassimilables au génie de

notre race que les Arabes eux-mêmes. Je l'ai constaté bien souvent : les fils de ces Néo-Français sont plus espagnols ou italiens que leurs pères, et ils nous détestent davantage, car ils ne se souviennent pas de la misère d'où nous les avons tirés.

Que faire contre ce flot, contre cette marée? Là-haut, sur mon rocher, j'étais le naufragé qui voit monter la mer. N'importe! J'espérais encore, j'espérais contre tout espoir! Par des affiches dans les gares, des annonces dans les journaux, j'essayais d'attirer ici quelques-unes de ces familles françaises, comme il en est venu au temps de la conquête, et qui forment aujourd'hui l'aristocratie du pays, — une aristocratie peu intellectuelle, c'est vrai, mais plus hardie, plus féconde que

la nôtre, et d'un superbe type physique. Bien peu de nos compatriotes répondirent à mon appel; et les quelques Français de France établis dans l'oasis étaient un appui bien précaire en face de tous ces étrangers, naturalisés ou non.

Pour me défendre, j'avais bien les indigènes ; mais que pouvaient-ils les pauvres gens ! Un Mammo graillonneux jouit ici de droits que ne possède aucun Arabe, quels que soient ses titres, sa fortune et les services qu'il peut nous avoir rendus. Le dernier des malandrins, débarqué hier de Messine ou de Malaga, peut injurier impunément un vieux Caïd qui s'est battu pour nous, les délicats artisans que vous avez connus, ou tel riche commerçant, Kabyle ou Mozabite,

qui expédie chaque année à Marseille plusieurs centaines de mille francs de dattes. Ce droit à la vie politique, que nous accordons si libéralement à la plèbe de la Méditerranée, nous le refusons obstinément à nos Musulmans d'Algérie. Ils ne sont dans nos assemblées que de lamentables figurants ; ils ne votent pas, n'ont pas de part à l'élection du maire. S'ils veulent devenir des Français, nous exigeons qu'ils renoncent à eux-mêmes, à leur religion, à leur âme, qu'ils deviennent des apostats, des m'tourni, des retournés, comme ils disent : aussi ne voit-on venir à nous que de grands chefs intrigants, dont le caractère maraboutique empêche de critiquer les actes, ou bien de tristes voyous qui peuvent alors boire

de l'absinthe, se griser à leur aise et se moquer de nous dont ils sont les égaux ! Quand donc nous apercevrons-nous qu'il est déraisonnable de traiter nos indigènes comme aux jours de la conquête? Ces cinq millions d'Arabes, qui depuis tantôt un siècle nous fournissent des soldats sur tous les champs de bataille, des bergers, des agriculteurs, des hommes de peine d'une endurance inouïe, les regarderons-nous toujours comme des ennemis, des parias. Les maintiendrons-nous désarmés, sans défense, à la merci de gens qui les exploitent et qui les brutalisent? Ne seront-ils jamais qu'un troupeau, une population inférieure, soumise à un code féroce, et pour laquelle nous n'aurons fait que des lois criminelles?...

Restaient les Juifs de l'oasis, qui seuls parmi les indigènes jouissent de nos droits politiques. Il y en avait peut-être deux ou trois cents à Ben Nezouh. Les uns possédaient des jardins et des maisons; les autres, joailliers et bijoutiers, employaient mille stratagèmes pour falsifier les alliages; d'autres tenaient de petits commerces, — épicerie, mercerie et papeterie réunies; — tous faisaient la banque, prêtant de l'argent aux nomades ou du blé pour les semailles d'automne.

Je ne les aimais guère, ces Beni Israel! mais ils avaient compris que la prospérité de l'oasis était liée à ma fortune, et ils me soutenaient de leur mieux. D'ailleurs, à côté des Maltais, leurs rivaux en usure, ils me paraissaient presque humains. Ils

étaient du pays, ils savaient que leurs enfants y demeureraient après eux et que leurs affaires dépériraient dans une contrée ruinée : aussi s'arrangeaient-ils pour tondre l'indigène et ne pas l'écorcher, tandis que le Maltais lui prenait chair et laine pour s'en retourner au plus vite à son rocher natal.

Ainsi appuyé sur mes Juifs et les Français de l'oasis, je résistais péniblement à l'assaut des Calabrias, lorsque un jour retentit dans Ben Nezouh la fameuse injure arabe : « Djifa, ben Djifa ! Charogne, fils de Charogne ! » qui a toujours présidé aux tueries antisémites.

C'était un samedi. Deux Italiens pris de boisson rencontrèrent une dizaine de Juifs, qui remontaient de l'oued où ils

avaient fêté les abbat. Un des ivrognes, tirant son couteau, fonça tête baissée dans le groupe. Il fut accablé sous le nombre et tomba sous les matraques. Son compagnon, blessé lui-même, ivre d'alcool, de colère et de douleur, ne fit qu'un bond jusqu'au débit Gonzalvez, où se trouvaient réunies les meilleures lames de Ben Nezouh. Le cabaret tout entier se vida dans la rue, et tout ce monde courut en hurlant vers la boutique du vieux Schloumo.

Ce Schloumo était mon adjoint. Venu il y avait longtemps du Mzab, il possédait un instinct assez juste de la vie européenne et moderne. Jamais pourtant il n'avait abandonné les papillottes qui sortaient de son turban de soie, sa veste

orientale, son gilet de drap noir, sa ceinture lie de vin, son pantalon plissé, ses bas bleus et ses souliers à lacets. On le surprit au moment où il fermait les volets de sa boutique ; il fut saisi, traîné, piétiné, assommé. Ses fils avaient pris la fuite. Seule, sa vieille femme essaya de le défendre en frappant les agresseurs de ses lourds bracelets d'argent. Un coup de couteau l'étendit inanimée sur le sol.

L'assommade se poursuivit dans les ruelles du Ghetto, à travers les vergers où les Juifs essayaient de fuir. Les Maltais, retenus sur le pas de leurs portes par la timidité qui les gagne dès qu'il s'agit de donner ou de recevoir des coups, assistaient avec intérêt, mais sans y

prendre part, au massacre de leurs rivaux en usure. Quant aux Arabes, ils s'abstinrent, en dépit de leur vieille haine et de la tentation du pillage, estimant qu'à l'habitude la police ne manquerait pas de faire retomber sur eux, pour peu qu'ils s'en mêlassent, la responsabilité de ces désordres.

Pendant huit jours, un duvet neigeux, échappé aux édredons éventrés dont les Juifs aiment se couvrir, flotta au-dessus des jardins; des bagarres se produisirent encore çà et là; on arrêta quelques indigènes; puis le duvet des édredons finit lui-même par disparaître, et tout retomba dans le calme.

Comme il arrive dans ces échauffourées, il y eut plus de bruit que de mal.

Une dizaine de Juifs environ demeuraient sur le carreau, mais le reste fut épouvanté. Les deux fils du vieux Schloumo vendirent les biens qu'ils possédaient, et partirent pour Constantine. Tous ceux qui avaient quelques ressources s'éloignèrent de ces lieux où ils ne se trouvaient plus en sûreté : il ne resta dans l'oasis que de pauvres Youddis pouilleux, trop misérables pour quitter le pays.

Les élections approchaient. Excusez-moi, mon ami, de vous raconter si longuement de pauvres histoires municipales ; mais dans ces humbles aventures se joue le sort de l'Algérie. La plupart de nos mairies sont aux mains des étrangers. Le Calabrias est roi ! Et je pourrais vous citer tel conseil muni-

cipal où les délibérations sont prises en italien, en maltais, en espagnol, et où l'on n'entend de français que ces mots : « Messieurs, la séance est ouverte... »

Cette campagne électorale, ce fut lamentable et comique. Deux partis étaient en présence : le mien, que mes adversaires appelaient par dérision le Parti des Bicots, et celui des Vaillants Colons, qui se réclamait à grand fracas de l'union des races latines et qui avait pris pour devise : l'Algérie aux Algériens! Entendez : aux Italiens qui dominent à Constantine, aux Espagnols qui sont les maîtres d'Oran, et aux Maltais qui, eux, pillent indifféremment partout! J'eus à lutter contre l'instituteur, un Français pourtant celui-là, qui s'était fait à Ben Nezouh le champion des

races méditerranéennes et qui, pour mieux affirmer sans doute sa fraternité latine, avait épousé la sœur du pharmacien sicilien. Cet homme, qui ne croyait à rien, nourrissait contre l'Islam une haine fanatique. Par principe il n'avait jamais voulu apprendre un mot d'arabe, et le succès dont il était le plus fier, c'était d'avoir décidé quelques enfants indigènes à renoncer à la culotte plissée pour adopter notre élégant pantalon, — car pour ce qui est de la chéchia, il n'avait jamais pu, à son grand désespoir, surmonter leur répugnance pour tout ce qui porte une visière, que ce fût casquette ou chapeau ! J'eus à lutter contre le curé maltais, un étonnant gaillard qui avait appris la théologie je ne sais où, et la savate à la Légion

étrangère, et qui me reprochait en chaire d'abandonner la Croix pour le Croissant! Et comme si ce n'était pas assez de l'instituteur et du curé, j'eus encore contre moi le Marabout du lieu!

Un instituteur, un curé, — fût-ce un curé maltais, — vous imaginez, je pense, aisément ces personnages; mais un marabout du Sud, vous en faites-vous une idée? Si Aïssa, Marabout de Ben Nezouh, n'était pas un de ces grands chefs d'Ordre dont l'autorité s'étend sur des tribus entières. C'était un marabout de village, mais il possédait la baraka, le pouvoir des miracles, et par là échappait aux lois de la morale commune. On le voyait, les jours de marché, au milieu de la place, accroupi sur son tapis, avec sa cour de

dévotes qui lui caressaient l'échine. Rien ne valait contre tous les maux, tous les accidents, tous les ennuis, quelques mots écrits de sa main sur un papier graisseux ou griffonnés dans le fond d'une assiette et délayés dans un peu d'eau qu'on avale. Sa *daoua*[1] attirait sur ses amis généreux la faveur du ciel et la chance, et sur les autres l'infortune. Pour obtenir sa bénédiction, les femmes dérobaient chez elles toutes sortes de denrées, fruits, beurre, œufs, café, volailles, qu'elles apportaient au saint homme, dont le pouvoir surnaturel s'augmentait de tous ces ruisseaux d'argent. Son influence sur les mères de famille lui valait la clientèle des person-

1. Bénédiction.

nages sérieux qui désiraient une fille, voire une petite fille, pour épouse ou pour maîtresse. Avec une somme raisonnable, on obtenait qu'il rencontrât la fille convoitée; il l'envoyait chercher au besoin, lui déclarait l'avoir vue en rêve, qu'un immense bonheur l'attendait et que la journée ne finirait point que ce bonheur ne lui échût. Dans le même temps, vous aviez soin d'envoyer une entremetteuse chez l'objet de votre désir, où elle ne manquait pas d'apparaître comme la messagère du bonheur... Les Nomades inquiets venaient-ils du fond du désert lui demander si l'année serait bonne pour leurs troupeaux, il leur répondait: « Aam Selkhane! Année d'écorchement! » Si l'année était mauvaise, le marabout leur disait : « Ne

vous avais-je point averti que vos moutons mourraient, et que vous devriez les écorcher pour vendre leurs peaux et leurs laine ? » Si au contraire l'année était bonne : « Je vous avais bien annoncé, déclarait-il gravement, que vous rempliriez de lait et de beurre les peaux écorchées de vos moutons ! »

J'étais pour lui un concurrent aussi redoutable à son prestige que funeste pour sa bourse (car il fallait bien reconnaître qu'en général mes remèdes valaient mieux que ses talismans), aussi allait-il répétant sur mon compte ce qu'on dit communément, dans le Sud, de tous les médecins d'Europe, que j'assassinais mes malades pour me procurer des remèdes ; que je tirais de leurs cadavres l'iodure

de potassium et la quinine, ainsi que le prouvait du reste le goût amer de ces drogues ; que j'avais l'habitude de suspendre les moribonds par les pieds au-dessus d'un feu ardent, pour en recueillir la cervelle et en composer un élixir merveilleux que je réservais aux Roumis ! Le parti des Vaillants Colons l'excitait encore contre moi en le grisant d'anisette : rien de plus contraire, vous le savez, aux prescriptions coraniques, mais Si Aïssa assurait que l'anisette se changeait en miel sitôt qu'elle avait passé la porte sacrée de sa bouche, et Mammo déclarait, à qui voulait l'entendre, qu'il trouvait toujours au fond du verre du saint homme un liquide visqueux et sucré, qu'il s'était un jour décidé à goûter, étonné du phénomène,

et qu'il avait reconnu pour du miel plus pur que celui du Djebel Aurès!

Comment lutter à la fois contre l'instituteur, le marabout, le curé maltais, l'aubergiste, le débitant, le pharmacien, tous les puissants du village! Dans tous les patois de la Méditerranée, on m'accusa d'être l'ennemi du Progrès et de la Civilisation, de favoriser les indigènes aux dépens des vaillants colons, d'être l'ami des riches étrangers qui venaient à Ben Nezouh, de gaspiller l'eau de la séguia en jets d'eau et autres fantaisies inutiles, d'avoir chez moi une baignoire quand les peupliers mouraient de soif! Les Calabrias l'emportèrent : je fus expulsé de la mairie, et à ma place on installa un certain Gonzalvez, ancien conducteur de

prolonges, aujourd'hui débitant d'anisette espagnole.

C'était à sa façon un homme de génie. A la tête des sources, au lieu dit le Ras el Aïoun, là où les troupeaux venaient boire, il avait acheté quelques lopins de sable qu'il ensemençait d'un peu d'orge ou de blé. Un chameau, des moutons, venaient-ils à s'écarter pour brouter cette herbe rare, un garde, qu'il avait posté là, surgissait d'une cabane en roseaux et mettait la main sur la bête. Rien n'effraie plus un paysan, un nomade, que la vue du papier timbré; et puis des gens qui passent avec de grands troupeaux, peuvent-ils s'arrêter, aller discuter chez le Juge ? Le plus souvent, les malheureux payaient, sans barguigner, la somme que

le bandit réclamait, ou même abandonnaient la bête qui faisait l'objet du litige; et de la sorte l'Espagnol s'était rapidement constitué le plus beau troupeau du pays.

Son premier soin fut de nommer à toutes les fonctions indigènes ce qu'il y avait de plus taré dans la population arabe, ces Musulmans dégénérés dont les vices justifieraient les plus violents arabophobes. Et par exemple, il fit choisir pour Caïd de Ben Nezouh un certain Ben Diff Allah, dont le nom peut se traduire par Fils de l'hôte de Dieu, et dont voici, autant qu'il m'en souvient, les états de service:

Petit voyou de la place, domestique d'une prostituée, qu'il remplaçait à l'occa-

sion lorsqu'elle avait trop d'ouvrage, il avait été, dès l'enfance, initié à tous les mystères de l'amour, si nécessaires à connaître pour qui veut avoir une influence en pays oriental. Puis il était devenu Caïd des Caoueds, c'est-à-dire Grand Entremetteur. Dans ce métier il avait fait rapidement fortune, prêtant de l'argent aux femmes, se faisant payer par leurs amants, organisant des guet-apens chez les filles, en sorte qu'il fut bientôt plus riche que le Marabout lui-même. Il a reçu la médaille militaire, puis la croix, pour services exceptionnels. Il offre de grandes diffas aux députés et sénateurs de passage, — ce qui l'enrichit encore, car c'est la tribu qui paie, et s'il lui faut un mouton il en demande cinq et il en garde

quatre. Récemment il a fait un voyage à Paris, s'est affilié à une loge, — du rite écossais s'il vous plaît! il en est revenu chargé d'honneur et de décorations. On lui donnera un de ces jours la cravate de Grand Officier : la France aime les bons serviteurs...

Caïd, cadi, chaouchs, mokhaznis, deïras, tous les fonctionnaires furent changés, jusqu'à la malheureuse Saadia Bent el Mihoub, caporale des Ouled-Naïls, une pauvre vieille chargée de conduire les filles à la visite, de nettoyer mes instruments et d'interdire la porte du dispensaire aux amants trop pressés de se contaminer près des femmes! Moi-même, je fus remplacé, comme médecin de l'hôpital, par un hidalgo d'Alicante, qui délivrait

pour deux douros un certificat de santé à toutes les filles avariées et les laissait à l'envie empoisonner la région !

Les nouveaux maîtres de Ben Nezouh purent alors, tout à leur aise, installer dans l'oasis la civilisation que j'avais méconnue. Je vis percer ces larges avenues qu'enfile le vent du désert et qu'embrase le soleil, et que des Italiens payés sept francs cinquante travaillèrent pendant des mois à border de trottoirs plus élégants qu'à Marseille. Je vis le génie militaire élever, au pied des falaises, des casernes qui disparurent aussitôt derrière de hautes murailles, où la chaleur était si effroyable que, sitôt l'été venu, les troupes étaient obligées de réintégrer leur ancien bordj. Je vis construire l'Hôtel de Ville et cette

extravagante cathédrale décorée du haut en bas de sourates du Prophète, écrites en caractères couffiques qu'un architecte ignorant a pris pour de simples arabesques, et cette mosquée qu'ils ont bâtie pour attester contre moi la largeur de leur esprit, mais où jamais un Arabe n'est venu faire sa prière! Tel qu'il était, ce faubourg, ils l'aimaient! Ils l'aimaient, c'est naturel : ils y retrouvaient une image de leur misère natale. Ils en étaient fiers, c'était trop. Pour cette sinistre banlieue, un nom arabe leur semblait humiliant. Ben Nezouh! Fils des Délices! oui, mais des délices arabes! Pour leur ville nouvelle, ils voulaient un nom nouveau. Quel rond de cuir, quel bureaucrate fut chargé de baptiser ce village italo-espagnol? Il

découvrit quelque part, sur une carte des Hauts-Plateaux, un village du nom de Corneille : il baptisa Ben Nezouh du nom de Ben Nezouh-Boileau !

Et quoi ! me direz-vous, quelle absurde passion vous retenait encore au milieu de ces Barbares ? Que ne quittiez-vous l'oasis ? Mohammed m'en suppliait tous les jours. « Viens, me disait-il fréquemment dans son langage imagé, viens oublier, au milieu des gens de ma tribu, les tristes habitants de Ben Nezouh. Le pays où a souffert ton orgueil quitte-le, quand même ses murailles seraient bâties avec des rubis. » Et certes, ce n'était pas de rubis qu'était bâtie la nouvelle Ben Nezouh ! Mais justement c'était l'orgueil qui m'y retenait encore. Et puis il y avait Zohira... »

A ce nom de Zohira, qui me reportait tout à coup tant d'années en arrière, et qui venait ce soir pour la première fois sur ses lèvres, mon ami s'arrêta comme s'il hésitait encore à rappeler des souvenirs trop intimes. Zohira ! gracieuse image, souvenir inoublié ! Il me semblait qu'au seul appel de son nom, la charmante Barbare allait surgir sur la terrasse, tenant dans ses mains brunes sa tasse d'alfa remplie d'eau fraîche. Je la voyais encore, avec ses draperies, son méchebek d'or et ses grands yeux baissés, et je croyais entendre résonner dans la nuit

la rhaïta et le bendir... Près de moi, le Khalife n'était qu'une ombre entre les ombres. Ce souvenir de Zohira l'entraînait, lui aussi, loin des Calabrias. Ce fut d'une voix toute changée qu'oubliant pour un moment ses déboires, il me fit, au sujet de cette enfant sauvage, les confidences qui, naguère, s'étaient arrêtées sur ses lèvres :

— Vous vous rappelez Zohira ?... Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, elle pouvait bien avoir huit ans. Elle habitait chez sa sœur Aïchouch, l'Ouled Naïl la plus recherchée de Ben Nezouh. On voit ainsi beaucoup de ces enfants chez les prostituées du Sud : ce sont leurs sœurs ou leurs parentes. Elles les aident à faire leur toilette, à disposer leurs lour-

des nattes où elles emmêlent, pour les gonfler, des tresses de laine rouge et noire ; elles font leurs courses en ville, leurs commissions chez leurs amants, s'initient à l'art compliqué des onguents et des fards, et apprennent aussi à danser. La présence de ces enfants en ce lieu serait tout à fait intolérable, si toute cette gracieuse engeance n'avait le charme particulier aux petites filles arabes, que n'ayant plus, à sept ans, aucun secret à apprendre, elles ont encore de l'innocence.

Je me rendais fréquemment dans le quartier des Naïliat par devoir professionnel ou plaisir, tantôt à l'heure de la baïonnette dégaînée, quand les Joyeux, après la soupe, envahissent les cours inté-

rieures, enlèvent les femmes de force et parfois les laissent mortes; tantôt à l'heure où les soldats ayant réintégré leur caserne, la Naïlia danse pour celui qui la paie, et où tout le quartier retentit dans la nuit d'une musique infernale.

Je ne passais guère devant la case d'Aïchouch sans dire bonjour à Zohira. A ma vue, elle faisait l'effrayée et courait se cacher derrière la malle ornée d'un croissant et d'une étoile, qui composait avec le tapis tout le mobilier de sa sœur; je la pêchais par sa gandourah, et quelquefois par la peau, comme on fait d'un petit chien; elle criait, se débattait, puis elle sautait sur mes genoux, prenait mon casque ou mon képi, l'enfonçait comiquement sur sa tête, imitant tous mes

gestes avec la grâce incomparable qu'ont les enfants arabes; et si je désirais demeurer en tête à tête avec sa sœur, il me fallait employer mille ruses pour éloigner de nous ce démon familier, persécuteur et jaloux.

Un beau jour elle disparut. Je m'informai près d'Aïchouch de ce qu'elle était devenue: elle me répondit gravement que la petite était mhadjouba, c'est-à-dire enfermée dans la maison maternelle, comme toute honnête fille de l'Islam en âge de se marier.

Deux ou trois années s'écoulèrent. J'avais complètement oublié ma petite amie Zohira, quand un soir après dîner, passant chez les Ouled-Naïls, j'entendis des hurlements inhumains sortir de la

tanière d'Aïchouch. J'entrai, et trouvai là, criant, gesticulant, toutes prêtes à en venir aux mains, Aïchouch et sa mère, et dans un coin, un petit paquet de voiles où je voyais briller deux yeux. Sitôt que j'eus franchi le seuil, ce petit paquet s'anima, bondit, vint s'abattre à mes pieds : je reconnus alors Zohira, très embellie et devenue femme, bien qu'elle conservât encore beaucoup des traits de l'enfance. A travers ses explications et ses larmes, je finis par démêler qu'on voulait la marier à un chaouch de soixante ans, qui venait de faire fortune en abattant d'un coup de fusil, — pour le compte d'un riche Caïd dont il servait la vengeance, — un détenu qu'il conduisait à Djelfa. Il était borgne et grêlé, et Zohira, ayant

appris de ses autres épouses la triste existence qu'elles menaient, s'était enfuie de la maison maternelle pour demander asile à sa sœur, où sa mère l'avait relancée.

Après avoir calmé la vieille, je me disposais à sortir, mais la petite s'accrochait à mes genoux en donnant toutes les marques du plus violent désespoir. « Ne m'abandonne pas ! criait-elle. Tu ne connais pas ma mère, c'est une terrible sorcière ! Il lui enverra du sucre, du café, des bracelets d'argent, et alors je serai perdue ! Donne-moi une permission pour aller chez les Naïliat du Mzab, ou emmène-moi dans ta maison ! »

Que risquais-je d'emmener chez moi cette enfant, dont le seul désir semblait

être de se prostituer pour échapper à sa mère? Je n'avais d'ailleurs d'autre pensée que de la mettre à l'abri pour une nuit, me promettant d'aviser le lendemain. « Voile-toi, lui dis-je, et suis moi. » La grande sœur approuva; la vieille par miracle apaisée se précipita sur ma main qu'elle couvrit de baisers, en criant : « Tu es notre père, fais de nous ce que tu voudras! » Zohira s'était voilée et nous sortîmes ensemble. Dans la rue, nous nous heurtâmes à ses frères exaspérés, qui avaient déjà touché une prime du chaouch, et qui, reconnaissant leur sœur sous ses voiles, l'accablaient d'ignobles injures. Mais la vieille leur ayant glissé quelques mots à l'oreille, ils m'embrassèrent les mains à leur tour. Je les

repoussai avec dégoût, plus irrité de ces marques de servilité que d'une colère à laquelle j'aurais su répondre, et regrettant déjà l'aventure où je m'étais laissé entraîner : sait-on jamais les suites que peut avoir, dans un louche milieu indigène, une histoire de cette sorte ?

Je regagnai ma maison, suivi de la petite tremblante, dont j'entendais sonner derrière moi les bracelets d'argent ; je l'installai dans une chambre d'ami ; je lui portai de l'eau que j'allai puiser moi-même, des raisins, des dattes fraîches qui restaient de mon dîner ; enfin je lui montrai le lit, en lui disant qu'elle était chez elle, et lui souhaitai bonne nuit. De nouveau elle se mit à mes genoux,

recommença de m'embrasser les mains, m'assurant que j'étais son père et qu'elle était mon esclave, — tout cela avec des larmes qui finissaient par m'émouvoir plus que je n'aurais voulu. Cependant je me repris. « Dors, ma fille, lui dis-je et ne t'inquiète de rien. » Et cette fois je me retirai, tandis qu'elle relevait la tête, suspendait un moment ses pleurs et me regardait d'un air stupéfait.

Je passai une nuit détestable. Tantôt je me trouvais ridicule et m'en voulais de me priver du plaisir d'avoir près de moi, à cette heure, un petit être charmant; tantôt ce sentiment me semblait honteux, car l'image de la femme presque faite, que je n'avais qu'entrevue, n'avait pas encore effacé le souvenir de l'espiègle Zohira

que j'amusais autrefois sur mes genoux. Pour calmer mon énervement, j'essayai de fixer mon esprit sur son ignoble famille : quelque volonté que j'en eusse, il me fut impossible de dormir. Et le pouvais-je ? quand dans la chambre voisine j'entendais la petite Naïlia chanter une triste mélopée pour abréger le temps et distraire son ennui.

Le matin arriva sans que j'eusse pris la décision de la renvoyer chez sa mère, ou bien de la garder avec moi, ou bien encore de lui délivrer, comme elle m'en suppliait la veille, un permis pour aller au Mzab. Je me levai, résolu pourtant à ne pas m'en embarrasser davantage. Sitôt que je fus habillé, je me dirigeai vers sa chambre où je la trouvai étendue, non sur le lit

mais par terre, comme au temps où elle habitait chez sa grande sœur Aïchouch, toute repliée sur elle-même et paraissant dormir. Je m'approchai : ses yeux étaient grands ouverts. « Eh bien, Zohira, lui demandai-je, es-tu consolée ce matin ? » Elle ne bougea pas, ne répondit rien, deux larmes perlèrent à ses longs cils. Je me penchai pour les essuyer ; elle m'écarta avec humeur, et me dit d'une voix piteuse : « Laisse-moi, laisse-moi, et donne-moi une permission pour aller chez les Naïliat du Mzab ! » — « Mais non, lui dis-je, mais non, reste ici ; tu es chez toi, tu y seras à l'abri ; ne pleure pas. » Elle me repoussa plus brusquement. Je me piquai au jeu. Elle se débattait comme autrefois, quand je la pêchais par

sa robe derrière la malle de sa sœur. Tout à coup, relevant la tête, elle mit ses lèvres sur les miennes et pressa contre moi ses jeunes seins. Cela fut si rapide, qu'un instant j'en demeurai étourdi. Puis, je ne songeai plus à discuter avec moi, ni à la décision que j'avais prise. Le jour même, suivant la coutume arabe, je voulus envoyer une dot à sa mère. « Laisse cette chienne ! s'écria-t-elle indignée. Je veux d'abord qu'elle me demande pardon. » Et tout ce que je pus en obtenir fut qu'elle envoyât à la vieille une gandourah de quatre francs cinquante !

Je vécus, pendant quelque temps, dans une sorte de rêve amoureux. Tout ce qui m'intéressait autrefois me semblait fade et sans plaisir ; je ne pouvais aller jusqu'aux

palmiers de l'oasis, sans que l'image de Zohira vint m'assaillir et me forcer à revenir sur mes pas. Je la trouvais étendue à l'endroit même où je l'avais laissée, toujours prête à l'amour, et pourtant je ne me souviens pas l'avoir jamais prise sans combat : elle se débattait comme au premier jour ; et après une parade, une sorte de duel amoureux, une comédie toujours pareille, mais qui n'a rien d'artificiel, car elle est naturelle à cette race, elle finissait par succomber comme si je lui faisais violence. Parfois même, elle se défendait avec un emportement si sauvage que je m'arrêtais, hésitant, retenu par mes préjugés et la délicatesse d'Europe. Qu'y avait-il alors dans ses yeux ? le regret d'un mâle plus brutal, ou le

désespoir de penser que, si je ne la forçais point, c'est que je la méprisais? Je passais des heures et des heures à la contempler dans le clair obscur des pièces faiblement éclairées ; au soleil, sous les figuiers du jardin ; dans l'eau de la séguia, qui la couvrait d'un émail éblouissant ; la nuit, sur la terrasse, où elle semblait un beau fruit mûr un peu sombre. Je ne me lassais pas d'admirer cette perfection de formes, qui ne saurait plus exister chez les races où le costume ajusté a remplacé la draperie, ces membres fins sans maigreur, ces articulations délicates, cette chair ambrée que tout reflet irise et rend pareil à ces raisins ou à ces prunes dont la pulpe lumineuse brille sous une enveloppe lustrée. Qu'elle

se crût lésée dans son affection, contrariée dans ses fantaisies, et sa susceptibilité incroyable lui inspirait des dédains, des trouvailles d'une cruauté féroce; puis, un mot qui la touche, le souvenir qui lui revient d'un bienfait, elle m'accablait des marques de la tendresse la plus imprévue. J'avais fini par avoir d'elle une connaissance empirique, qui me permettait de deviner à peu près ce que dans telle ou telle occurence elle pourrait dire ou faire. Va-t-on jamais beaucoup plus loin chez les êtres ! J'imaginais toujours dans ses yeux je ne sais quel secret que je finirais par découvrir; je rassemblais autour d'elle les rêves que je faisais sur sa race et son pays; et en fin de compte, ce que j'aimais dans cette

âme fermée, c'étaient peut-être les songes qui depuis tant d'années montaient pour moi des jardins... De tous ces moments précieux, me reste-t-il autre chose que le souvenir d'un parfum, le bourdonnement tumultueux d'une musique engourdissante, une fièvre, un long frisson qui court encore dans mon sang à rappeler ces heures enchantées, et l'envie imbécile de vouloir les revivre !

Aussi longtemps que dura ma prospérité dans l'oasis, Zohira ne regretta rien. J'avais obtenu sans trop de peine qu'elle cessât tout à fait de voir son ignoble famille, sa mère qui rêvait toujours pour elle du chaouch borgne et grêlé, sa sœur la pauvre Aïchouch, et ses gredins de frères qui passaient leur temps à boire

l'anisette de Mammo. Elle était fêtée, choyée de tous les gens qui venaient dans l'oasis. Avec sa beauté sauvage, son méchebek de plume et d'or, ses colliers, ses voiles de soie, elle apparaissait un peu comme une jeune reine barbare. Mais le proverbe a raison : quand la trame du bonheur commence de se déchirer, elle se défait tout entière. Au milieu de mes soucis, mon humeur s'était assombrie : je négligeai un peu Zohira. Pouvais-je empêcher qu'elle cherchât quelque plaisir autour d'elle? exiger qu'elle renonçât, pour me plaire, au bonheur qu'ont toutes les femmes, et surtout celles d'Orient, à échanger inlassablement des idées sans intérêt ? Sa sœur Aïchouch vint la voir ; bientôt la mère accompagna la fille; quel-

ques amies se glissèrent jusque chez moi, ses frères même pendant mon absence. C'était alors des bavardages sans fin autour de cette horrible bière pâle qu'on fabrique à Saint-Étienne et qui remplace le champagne dans les mauvais lieux du Sud. En s'en allant, chacun emportait du sucre, du café, des conserves, des ustensiles de cuisine, tout ce qu'il y avait dans la maison. Mohammed et sa femme, la fidèle Dzhaïba, essayaient, mais en vain, de s'opposer au pillage. Ah! le temps était loin où je devais élever la voix pour que Zohira consentît à envoyer quelque présent à sa mère!

Un matin, je la vis rentrer à la maison tout en larmes : une jeune prostituée d'Alger avait traité de cathédrale le haut diadème d'or, le somptueux mé-

chebek qu'elle portait sur la tête. Cette plaisanterie, empruntée à quelque homme des bataillons d'Afrique, avait jeté la pauvre Zohira dans une indicible confusion. Elle s'était enfuie le cœur gros, et maintenant accroupie dans ses voiles en loques, auprès du méchebek qu'elle avait laissé tomber, elle donnait libre cours à ses larmes et ne s'interrompait de pleurer que pour me supplier de jeter en prison la chienne qui l'avait injuriée! Elle marquait un chagrin si naïf, elle montrait tant d'aversion pour ce malheureux méchebek, qui faisait un ornement nécessaire à sa gentillesse, que je faillis me laisser fléchir. Cette fois pourtant je tins bon : le soir même, elle abandonnait mon logis et se retirait chez sa mère.

Je goûtai, pendant quelques jours, un calme, un repos oublié. Mais une maison arabe où ne flotte pas un voile de femme, où ne tinte pas un bracelet, où l'on n'entend plus de cris, c'est le séjour de l'ennui. Sans doute, cette petite barbare était insupportable, mais elle avait des mots, des gestes qui faisaient tout oublier. Je sentis que j'avais pour elle un attachement plus profond que celui des premiers jours, car il était sans illusions. J'avisai aux moyens de la faire revenir.

Je me rendis à la cuisine, où je trouvai Mabrouka, la vieille Arabe teintée de sang nègre, qui préparait les ragouts et les kousskouss, et je lui demandai ce qu'il y avait à diner. « La nourriture est

toujours amère, quand le cœur est triste, répondit-elle en clignant des yeux. » — « En effet, répliquai-je, mais j'espère que des personnes de bon conseil aplaniront les difficultés. » Son œil prit une expression plus fine encore, et mieux que toute parole me prouva qu'il était superflu de m'expliquer davantage : l'âne comprend par une *demza* (coup de poing), l'intelligent par une *ghemza* (un clin d'œil).

Deux heures plus tard je la voyais revenir, courbée sous le poids des paquets dont l'avait chargée sa maîtresse. Derrière elle, Zohira s'avançait dans ses voiles de soie, avec une lenteur de sultane ; elle entra chez moi sans mot dire, me saisit dans ses bras, me renversa sur le tapis... Seulement, dès le lendemain, elle rem-

plaçait son méchebek d'or par un abominable chapeau, l'antique melhafa par une *rouba* sans taille et à larges volants, et ses jolies babouches par des souliers vernis. Sa barbarie native, qui s'harmonisait si bien avec sa toilette exotique, apparaissait cruellement sous ces oripeaux d'Europe. Du coup, elle semblait devenue plus barbare, et elle le devenait en effet. Sans doute, je ne m'étais jamais imaginé que d'avoir vécu près de moi eût rien changé à sa nature primitive; mais du moins j'avais cru ne pas lui faire regretter la vie de sa sœur Aichouch dans la rue du Tourbillon! Et voici qu'à mesure qu'elle perdait son insouciance enfantine, je sentais en elle le regret des matinées qui s'écoulent à bavarder devant une case

sordide au bord d'un infect ruisseau, des nuits passées à danser et à boire le pippermint et la bière, et de ces intrigues amoureuses qui sont toute la vie des femmes dans le Sud... Le monde obscur des croyances et des superstitions, qui sommeillait dans son âme puérile, se réveillait avec l'âge. Elle allait rendre visite à toutes les sorcières de l'oasis. Elle s'était prise pour le Marabout d'une crainte et d'une admiration idolâtre, tant qu'il eut été plus facile de lui arracher un faux serment par le nom d'Allah, qui est loin, que par celui de Si Aïssa, qui habitait le village! Chaque fois qu'il la rencontrait, le sinistre personnage s'arrêtait pour lui faire honte de vivre avec un Roumi et attirer sur sa tête les malédic-

tions du ciel. Pour apaiser sa colère, elle lui envoyait des cadeaux, elle le visitait en secret. Tous les soirs, je découvrais quelque nouveau scapulaire à son cou, quelque papier graisseux dans ses nattes. Un jour même qu'elle était malade, elle réclama Si Aïssa avec une telle insistance que, pour ne pas aviver sa fièvre, je consentis à le faire venir : elle guérit grâce à mes soins, mais le prestige du Marabout s'accrut encore de ce miracle. Elle le consultait maintenant sur ses actions, ses moindres malaises. Il finit par incliner jusqu'au crime cette petite cervelle d'oiseau...

Pendant ce temps, la malheureuse oasis enlaidissait à vue d'œil. Un riche industriel du Nord qui s'était pris de goût pour

le charmant village, avait créé au bord de l'Oued, un magnifique jardin de rêve et de silence, fait de plusieurs vergers qu'on avait réunis, et qu'il ouvrait au public deux ou trois jours par semaine. Une muraille de trois cents mètres formait le long de la rivière une agréable terrasse ombragée de gommiers du Sahara, d'où le regard s'étendait par-dessus les dunes dorées, jusqu'aux crêtes du Djebel l'Azreg. Des sommes énormes avaient été dépensées pour rassembler ici les arbres les plus différents de forme et de couleur qui poussent sous les Tropiques; des fleurs rares y étaient entretenues avec soin; on marchait dans les allées sur des mosaïques de cailloux roses et bleus, et de gracieux pavillons rappelaient parmi ces

fleurs tous les styles que la fantaisie arabe a fait naître des Pyrénées à l'Himalaya. Pour le passant, c'était un inoubliable souvenir; pour les indigènes et les nomades, qui ne séparent pas les délices éternelles d'avec les beaux vergers, une sorte de lieu divin. Les Naïliat y venaient à leurs jours de sortie : avec leurs colliers d'or, leurs somptueux méchébek et leurs voiles diaprés, elles semblaient vraiment les princesses du lieu. Mais dans cette prodigalité d'un esprit magnifique, dans cette inutilité splendide, les affreux Calabrias ne voyaient qu'une insulte à leur misère: ils évitaient d'y passer!

Dès qu'ils furent devenus les maîtres, on les vit envahir le beau jardin. Ils y venaient boire l'anisette, cassaient les ta-

bles et les bancs, couvraient d'inscriptions obscènes les murs blancs des kiosques moresques. S'ils rencontraient le propriétaire, ils redoublaient à son approche de grossièreté dans leurs propos. Celui-ci, à bout de patience, les fit mettre un jour à la porte par ses jardiniers indigènes. Vous imaginez le scandale! On lui rendit la vie impossible; on se vengea sur ses domestiques, qui furent accablés d'amendes et de jours de prison pour des délits imaginaires et sur la foi de témoins soudoyés. Saturé de dégoût, il abandonna l'oasis. Mais avant de partir, il fit exhausser tous les murs, fermer toutes les portes, et donna l'ordre à ses gens de veiller non plus aux arbres mais à l'entretien des murailles, afin que son

jardin restât là comme un témoignage de la barbarie calabraise. Le beau jardin se défit lentement. La séguia le traversait toujours, mais son eau n'était plus diligemment distribuée; les arbres qui ne poussaient pas sur ses rives dépérirent et moururent. Déracinés par le vent, ils s'amoncelaient les uns sur les autres: les kiosques tombèrent en ruine; et ce fut pendant des années un paysage d'une tristesse infinie, ces troncs, ces branches desséchées, ces frêles bâtiments avec leurs terrasses crevées et leurs murs écroulés, tandis qu'au bord de la séguia, une rangée d'arbres d'un vert intense et des palmiers toujours fiers passaient sur cette désolation.

Mais dans ce lamentacle spectacle, il y

avait pour moi, je l'avoue, je ne sais quelle affreuse douceur. Plus ces Barbares triomphaient, et plus je voyais clairement qu'en essayant de protéger la beauté de ces lieux, ce n'était pas le vain songe d'un poête, mais la vie même de ce village que j'avais voulu sauver ! Chaque jour, cette vie, immémorialement attachée à ce sol, allait s'affaiblissant davantage. Le bruit s'était mystérieusement répandu que le Gouvernement allait interdire aux femmes de sortir voilées dans les rues, qu'il faudrait payer cinquante francs pour se faire circoncire, et que tout chapelet serait prochainement imposé d'une taxe de cinq francs cinquante. On racontait aussi que tout Arabe qui émigrerait en Syrie, recevrait là-bas, du

Sultan, une vache, un terrain, de l'argent, pour subvenir aux premiers frais du séjour. C'était Gonzalvez et sa bande qui faisaient courir ces rumeurs. Personne peut-être n'y aurait ajouté foi, si le Marabout lui-même ne s'était employé à les confirmer en tous lieux. Lorsque ces étranges nouvelles me revinrent aux oreilles, elles s'étaient déjà implantées dans ces esprits que rien n'étonne. Beaucoup de gens, dans le village, vendirent le petit lopin de terre qu'ils possédaient au bord de l'oued, et abandonnèrent le pays pour une contrée plus heureuse. « Nous ne sommes ici qu'une poussière, disaient-ils; nous sommes méprisés, détestés, traités en bêtes de somme; peut-être qu'en cherchant bien nous trouverons

dans le monde un coin de terre où nous pourrons vivre en paix. » J'essayai de les retenir : mes efforts furent inutiles. Une à une je voyais les portes se fermer dans le petit village de boue. En quelques mois, Ben Nezouh et ses alentours se vidèrent du plus grand nombre de leurs habitants indigènes; et si traversant ces régions, vous demandiez suivant la formule arabe : « Le pays est-il plein ? » c'est-à-dire : « Est-il heureux ? » les gens vous répondaient tout d'un trait : « Demande plutôt s'il n'est pas tout à fait vide ! »

Ce qui arriva des pauvres exilés, vous le devinez sans peine : ils ne trouvèrent, en Syrie, ni la vache, ni les terrains, ni l'argent qu'on leur avait promis. Un consul de mes amis m'a dit avoir rougi

en rencontrant, dans les rues de Damas, des mendiants qui portaient sur leurs burnous en loques notre médaille militaire ! Les malheureux allèrent pour la plupart s'engager sur les chantiers du chemin de fer de Bagdad, ou s'employer en Mésopotamie aux travaux d'irrigation. Quelques-uns reparurent à Ben Nezouh. Ils trouvèrent les Gonzalvez, les Mammo et les autres installés dans leurs jardins. Et ces jardins, grands Dieux! qu'étaient-ils devenus ! Déjà ils commençaient de prendre l'aspect désespéré que vous leur avez vu. C'est qu'il est aussi difficile de bien soigner un palmier que de conduire un chameau dans les sables: il faut savoir grimper au faîte sans abîmer le tronc, avoir l'agilité d'un

singe pour aller d'un arbre à l'autre, au temps de la fécondation, secouer le pollen des arbres mâles sur les fleurs des palmiers femelles, aplatir et rabattre les branches, et disposer les régimes de façon à les présenter aux rayons brûlants du soleil. Cela demande des qualités naturelles de souplesse, de force, un long apprentissage. On est cultivateur de palmiers de père en fils, comme on est berger de moutons ou conducteur de caravanes. A Ben Nezouh, où nous étions déjà dans des régions un peu froides, il fallait des soins infinis pour faire produire des fruits à ces arbres délicats; les bons jardiniers étaient rares: eux partis, qu'arriva-t-il? Les dattiers mal soignés dépérirent peu à peu. Ils commen-

cèrent par ne plus donner de fruits, alors on leur coupa la tête pour en faire des arbres à vin, — ce vin de palme un peu fade, qui n'est pas sans agrément; puis, les arbres déclinant de plus en plus, on en abattit un grand nombre pour employer leur tronc fibreux au coffrage des puits et à la construction des gourbis, et à leur place on vit pousser le triste peuplier d'Italie, qui n'a fleurs ni fruits, pompe l'eau souterraine et ne donne aucune ombre, mais qui pour ces exilés est un rappel des vallées natales, le signe d'une prise de possession de la terre, une sorte de drapeau qu'ils plantaient sur l'oasis!

Est-ce donc un mal inévitable que toute colonisation se fasse ainsi par la violence et la ruse, et aboutisse en fin

de compte à l'expropriation du vaincu? Au moins, dans notre Afrique, n'était-il pas possible de conjurer cette fatalité ? Avec ses hauts plateaux, ses déserts, ses pluies rares, l'Algérie ne saurait nourrir une population très nombreuse; si peu que nous fussions, nous aurions suffi, j'en suis sûr, à la mettre en valeur si nous avions utilisé intelligemment l'indigène. Nous avons préféré appeler à notre aide toutes les races de la Méditerranée. Aujourd'hui le mal est fait : il est irréparable. Nous n'empêcherons plus nos prétendus frères latins de nous submerger lentement; nous ne pouvons penser, non plus, anéantir la population indigène qui s'accroît tous les jours; et le résultat le plus certain que

nous ayons obtenu, c'est d'avoir créé, à côté de la misère arabe, qui, elle, a sa noblesse, une autre misère plus sinistre !

Depuis longtemps, les touristes avaient abandonné ce séjour déshonoré. Tout voyageur apparaissait à la racaille étrangère comme un individu suspect. Sous prétexte de contrebande, on fouillait dans ses bagages; s'il feuilletait un Baedeker, les agents municipaux s'approchaient avec méfiance; s'il cueillait par hasard un fruit, une branche dans un jardin, comme cela vous est arrivé, on le frappait d'une amende; s'il donnait à porter son fusil à un indigène, le fusil était confisqué, — pour la raison qu'un Arabe n'a pas le droit de porter une arme; s'il emmenait danser chez lui quelques

femmes des Ouled-Naïls, le vertueux Gonzalvez, le faisait expulser pour outrage à la pudeur! Notre Société fit faillite. L'hôtel fut vendu à vil prix et racheté par Mammo. Guides, interprètes, garçons d'hôtel, tout ce qui vivait autrefois des touristes, et qui mourait de faim aujourd'hui, avait formé des bandes pour dépouiller les caravanes. Accablés d'impôts et d'amendes, expropriés de leurs vergers, ruinés par l'anisette espagnole devenue la liqueur nationale, un grand nombre d'indigènes s'étaient joints à ces pillards. La police elle-même semblait organisée tout exprès pour assurer l'insécurité du pays! Le commissaire et ses agents avaient la haute main sur la ville; les gendarmes gardaient l'oasis;

les officiers du Bureau arabe régnaient sur le désert Officiers. commissaires, gendarmes, se jalousaient entre eux, n'arrivaient jamais à s'entendre : c'était un jeu pour les bandits d'échapper à ces trois polices, en passant en un clin d'œil d'une juridiction dans une autre.

Les gendarmes, exaspérés de ne jamais saisir un pillard, rapportaient, chaque matin, une moisson d'armes invraisemblables, enlevées à d'inoffensifs Nomades, — vieux fusils à pierre ou à capsules, souvent sans chien et sans détente et le canon crevé, composés de cinq ou six pièces ayant appartenu à des armes différentes, raccommodés avec des fils de fer par des armuriers de fortune, mais qui de loin pouvaient faire illusion, tenir en respect

les bandits, et gonflaient de satisfaction le cœur naïf de ces caravaniers, dont ç'a toujours été l'orgueil d'avoir une arme sur le dos. Les pillards, eux, étaient tranquilles: ils mettaient autant de soin à dissimuler leurs armes que les autres d'ostentation à les laisser paraître, mais ils savaient les tirer au bon moment!

Ajoutez que tous les bandits n'agissaient pas à main armée. Gonzalvez avait prodigieusement étendu son industrie de terrains-pièges. Il possédait maintenant plusieurs hectares à la source de l'oued. Là, il avait fait bâtir une sorte de vide-bouteilles, d'où il surveillait le désert en prenant l'apéritif. On ne pouvait mener boire les troupeaux sans risquer à tout moment de piétiner ses cultures et le

drôle se vantait de gagner, en saisies et procès-verbaux, dix fois le revenu de sa terre en un an!

En vain le juge de Ben Nezouh s'efforçait de lutter contre ces mœurs de Camorra et de Maffia, qui avaient fait de l'oasis un faubourg de Naples ou de Palerme. Que pouvait-il quand l'administration tout entière était aux mains des voleurs, et que les fonctionnaires indigènes eux-mêmes, depuis l'agha jusqu'au dernier des chaouchs, se tournaient contre leurs correligionnaires, par un effet de cette corruption qui fait presque inévitablement de tout Arabe en place un coquin, et qui semble si naturelle à cette race qu'on peut se demander si par là elle n'est pas nécessairement condamnée?

Désarmés par les gendarmes, fusillés par les brigands, détroussés par le maire, les caravaniers désapprirent à leur tour les chemins de Ben Nezouh. La solitude, le silence s'établirent partout sur les sables. Notre désert devint un désert mort : car il y a des déserts où l'on sait qu'à tout moment peut surgir à l'horizon la silhouette d'un animal ou d'un homme — et cette attente seule suffit à peupler tout l'espace — mais il en est où les yeux ne guettent rien, où l'âme est vraiment sans espoir, et dont aucune solitude ne peut égaler la tristesse...

Devant ce désert vide, dans cette oasis détruite, que d'heures sinistres j'ai passées! Je n'avais que Mohammed à qui confier mes chagrins. Lui seul m'a sou-

tenu, dans ces jours difficiles; lui seul m'a empêché de désespérer même de cette race arabe que l'on avilissait sous mes yeux, en me montrant, par son exemple, ce qu'il y a toujours en elle, chez les bergers, chez les nomades, chez tous ceux qui n'ont pas été gâtés au contact des mauvais maîtres, de puissance de dévouement, d'endurance au travail, de mépris du danger et de vraie poésie. Quant aux Français de l'oasis, les uns, ruinés, avaient dû repartir; les autres avaient lutté quelque temps avec moi, mais on ne se bat pas indéfiniment sans espoir : leurs récoltes étaient pillées, leurs troupeaux empoisonnés, leurs domestiques obligés de les quitter et même de s'expatrier pour échapper aux repré-

sailles. Lassés d'une lutte inutile, ils finirent par se ranger du côté des Calabrias, et devinrent plus féroces qu'eux. Infortunés compatriotes! Que de fois j'ai réfléchi sur leur cas! Que de fois je me suis demandé s'il n'était pas hypocrite, ou à tout le moins inutile, de se répandre en récriminations contre les étrangers! Après tout, s'ils nous envahissent, n'est-ce pas notre faute? Pourquoi leur avons-nous laissé la place libre? N'y a-t-il pas chez nous un affaiblissement du sang, un défaut de force vitale? Et quand nous réussissons, valons-nous toujours mieux qu'eux?

Il n'y eut pas jusqu'au maître d'école qui ne connut, à son heure, la disgrâce d'être né Français. On l'accusa de négliger

les enfants des colons au profit de deux ou trois petits Arabes qui demeuraient encore, d'introduire la politique à l'école, de fomenter des discordes dans le conseil municipal. Un inspecteur arriva : trente témoins confirmèrent l'exactitude des faits allégués. Le pauvre diable vint me voir pour me prier de prendre sa défense. Une obscure sympathie, le sentiment d'une fraternité de race le jetaient vers moi dans le chagrin. « Ah ! me dit-il, comme vous aviez raison de lutter contre ces gens-là ! Comme j'en suis revenu ! Ils soulèveront tant de haine qu'ils nous feront perdre l'Algérie ! » Mais comme il ne pouvait tout à fait renoncer à ses vieilles idées : « Si seulement on me nommait en France ! me dit-il avec un

soupir. Je déteste autant les Arabes que tous ces étrangers! » On l'expédia quelque part, je ne sais où, sur les Hauts Plateaux, et je restai seul à Ben Nezouh, dernière épave des premiers colons de France installés dans l'oasis. Et d'ailleurs je n'y restai pas lougtemps.

Depuis des années déjà, on m'aurait fait disparaître, si Mohammed ne m'avait averti de toutes les louches intrigues que les Gonzalvez et les Mammo tramaient avec la pègre indigène, et que l'Européen le plus exercé n'arrive pas à saisir. Rien n'échappait à ses yeux de Nomades, qui savent, après des mois, retrouver à la piste une bête égarée et reconnaître à la seule trace de ses pas si une femme est laide ou jolie. Avant d'entrer chez

moi, il avait fait la contrebande du sucre dans le Sud : c'est vous dire quel homme c'était, car je ne connais pas de gens qui aient plus d'énergie que ces contrebandiers du désert. Bien souvent, il m'a raconté les prodigieux voyages qu'ils font à travers le Souf et l'Erg. D'ordinaire, c'est à Gabès qu'ils vont chercher la marchandise. Ils la chargent à dos de chameau dans des sacs de laine, qui compriment si rudement le flanc des bêtes qu'on en voit peu résister à deux ou trois expéditions de ce genre. Puis la caravane se met en route vers les déserts les plus affreux, les plus brûlés qu'il y ait au monde. Là, sur d'immenses espaces, on ne trouve qu'un puits, le puits de Bereçof, mais la douane y est installée. Il faut

descendre plus au Sud, faire un immense détour à travers l'Erg sans eau, sans chemins connus, embrasé; les chameaux glissent des quatre pieds sur les pentes de sable, et crient désespérément en agitant leurs grands cous; on doit alors les décharger, les faire agenouiller, les charger de nouveau, puis la marche reprend; les contrebandiers s'en vont, la bouche étroitement voilée, serrés dans leurs vêtements de laine, pour ne rien laisser perdre de l'humidité de leurs corps; ils ne parlent plus, n'urinent plus; pour apaiser la soif qui les brûle, ils ne trouvent en chemin que de gros scarabées qui vivent dans ces sables, et qu'ils brisent entre leurs dents pour humer le jus noir qui sort de ces bestioles. Quand enfin on

rencontre un puits, les caravaniers novices se précipitent sur l'eau, mais les vieux les arrêtent Ils font dans quelque gamelle un épais sirop de dattes, on s'en rince la bouche, on le boit lentement, on mange un peu de galette : alors seulement, il est permis d'étancher sa soif à longs traits... Mais je reviens à mes Calabrias.

Un soir, on frappe à ma porte. Mohammed descend ouvrir. C'était un frère de Zohira qui venait avertir sa sœur que leur mère était au plus mal et qu'elle réclamait mon secours. A cette nouvelle, Zohira se mit à pousser des cris et à se déchirer le visage avec ses ongles. Je lui dis, pour l'apaiser, que j'allais voir la vieille aussitôt. Elle ne demanda pas à me

suivre, — ce qui ne me parut pas étrange, mais frappa Mohammed, car il me dit à l'oreille : « Prends garde, la femme est traîtresse... » Je ne m'arrêtai pas à ces mots, et rejoignant le frère de Zohira qui m'attendait dans la rue, nous nous dirigeâmes ensemble vers le quartier des *Zoghem* où demeurait la malade.

Au moment où nous passions dans un de ces couloirs voûtés, si nombreux à Ben Nezouh, et tout à fait obscurs à cette heure, je me sentis frappé dans le dos. Au cri que je poussai, Mohammed, qui nous avait suivis sans rien dire, se précipita sous la voûte. Le lendemain, je me réveillai dans un lit de l'hôpital, en assez piteux état. Je demandai à voir Mohammed : on me répondit que c'était

lui qui m'avait assassiné et qu'il était sous les verrous ! En dépit du mauvais vouloir des autorités locales, j'obtins qu'on le relâchât sur-le-champ, et qu'on arrêtât à sa place les deux frères de Zohira. La nuit même, un trou était fait au mur de la prison : les gredins avaient disparu.

D'ailleurs, étaient-ce eux les vrais coupables ? Qui les avait poussés ? Qui leur avait fait la *ghemza*, le fameux clin d'œil arabe, le conseil perfide que l'on donne sans mot dire, qui est saisi au passage, et dont il ne reste pas plus de trace que d'une ombre sur un mur. Dans la plupart de ces assassinats commis sur des Européens par la crapule indigène, si vous cherchez les causes, si vous fouillez le

crime, vous surprendrez la main d'un autre Européen... Avec quelques douros, ou seulement la promesse d'une place dans la police, à la mairie ou au Bureau arabe, on a tôt fait de trouver un pauvre diable prêt à jouer de la matraque dans un endroit écarté! Rappelez-vous Morès et sa mort mystérieuse, mais qui n'a rien de surprenant pour qui connaît les gens et les habitudes du Sud... Quant à ma triste maîtresse, quelle part eut-elle dans cette affaire où je faillis laisser la vie? Fut-elle véritablement complice, ou bien un misérable instrument entre les mains de ceux qui avaient intérêt à me faire disparaître? Le Marabout lui avait-il fait la leçon? Ses frères l'avaient-ils terrorisée? Je n'ai jamais éclairci ce mystère. Rien ne

semblait avoir changé dans ses sentiments pour moi : elle continuait de se montrer ce qu'elle avait toujours été, capricieuse, fantasque, avec les mêmes élans de tendresse imprévue. Sitôt qu'elle eut appris qu'on m'avait assassiné, son premier soin fut de courir dans la partie de la maison où habitaient Mohammed, sa femme Dzhaïba et leurs petits garçons ; suivie de sa sœur Aïchouch et de sa vieille mère, — par miracle ressuscitée, — elle s'élança sur la pauvre Nomade, la frappa au visage avec ses bracelets et la jeta dehors en criant : « Chienne ! Fille de chienne ! Ton chien de mari ignore la reconnaissance : il a tué son bienfaiteur ! Sors d'ici avec tes bâtards ! » Mais lorsque à deux jours de là, Mohammed quitta la prison et reparut

au logis, elle se mit à crier bien haut, devant tout le quartier rassemblé, que puisque j'étais assez fou pour garder encore sous mon toit celui qui m'avait assassiné, elle n'y resterait pas une minute de plus ! D'ailleurs, Si Aïssa l'avait bien prévenue : j'étais un ennemi de la religion et du Prophète ; et plutôt que de vivre plus longtemps avec un Roumi, elle préférait gagner sa vie comme sa sœur Aïchouch. Ce qu'elle fit incontinent, après avoir obtenu pour deux douros un certificat de santé du médecin d'Alicante.

Cette fois, je ne résistai plus aux prières de Mohammed. Je confiai ma maison, pour la vendre, aux soins d'un avoué de Médéah ; et en caravane toute simple, Mohammed,

sa femme, leurs trois enfants et moi, nous prîmes le chemin du désert.

Je fuyais, j'étais un vaincu! Une affreuse détresse me remplissait le cœur, et je ne sais aussi quel horrible regret de ce que je laissais derrière moi. Rien pourtant ne demeurait plus de ce que j'y avais aimé. J'avais bâti une ville, mais pour la voir se ruiner sous mes yeux; j'avais voulu attirer des gens de ma race dans ce pays, et je n'avais fait que hâter l'invasion de hordes étrangères; j'avais pensé élever les indigènes à une civilisation supérieure, et tout ce qu'il y avait de noblesse et de poésie avait fui depuis longtemps ce village, où il ne restait plus maintenant qu'une population misérable, qui à ses vices naturels avait ajouté les nôtres. Des

ruines, des espoirs déçus, un amour malheureux, je ne laissais rien autre chose. Mais il y a dans la vie de ces minutes désespérées où l'on regrette tout cela plus encore que le bonheur.

Penché sur mon cheval, je m'en allais tristement, sans même jeter un regard derrière moi. Tout à coup, Mohammed partit à mes côtés, avec la rapidité d'une flèche. Debout sur ses étriers, il faisait tournoyer, au-dessus de sa tête, sa matraque d'olivier sauvage, comme un fusil dans une fantasia. D'un coup d'œil je compris tout : là-bas, près du Ras el Aïoun, dans son fameux terrain-piège, Gonzalvez était assis sous sa tonnelle de roseaux. Près de lui, Mammo, le pharmacien, et le curé maltais. Évidemment cette racaille s'était donné

rendez-vous pour contempler notre fuite et jouir de mon humiliation. En attendant notre passage, ils prenaient l'apéritif.

La foudroyante arrivée de Mohammed ne permit pas aux quatre consommateurs de vider leurs verres jusqu'au fond. D'un revers de matraque, il fit sauter en éclats la bouteille et les verres. Mammo épouvanté s'était mis à plat ventre; les autres avaient fui. Mohammed courait après eux. Je le rejoignis bride abattue, craignant qu'il ne les assommât. « Laisse-moi! » me dit-il. Et avec une habileté de cavalier consommé, successivement il atteignit les fuyards, et faisant siffler sa matraque à leurs oreilles, l'un après l'autre il les obligea tous à passer à quatre pattes entre les jambes de sa bête. Et chaque fois il

crachait sur eux. Cela fait, il abandonna les gredins à leur terreur; et le cœur soulagé, nous continuâmes notre chemin dans les sables...

Le Khalife suspendit là son récit. Une question me venait aux lèvres, mais je n'osais la formuler, craignant de réveiller en lui un souvenir trop douloureux. A la fin, m'enhardissant :

— Et Zohira ? lui demandai-je.

— Pendant quatre ou cinq ans, je n'entendis plus parler d'elle. Et puis un jour, des palanquins passèrent devant nos tentes: c'étaient des Naïliat en voyage qui se rendaient à Ouargla. Ces tentes aériennes, ces tapis éclatants, ces voiles, ces bijoux, ces femmes balancées sur le dos des cha-

meaux, c'est toujours le passage de la reine de Saba : de loin c'est magnifique, et de près c'est misérable. Les bêtes s'étant agenouillées, les Naïliat en descendirent pour préparer le campement de la nuit. L'une d'elles, m'ayant aperçu, s'élança vers moi en criant : « O, Docteur, comment vas-tu ? O, Docteur, tu vas bien ? » Mais son visage était couvert d'une croûte épaisse de *diga,* sorte de pâte faite de terre et de confiture d'abricot, dont les belles en voyage se barbouillent la figure contre le hâle et les gerçures. « Tu ne reconnais donc pas Riaga ? » me demanda-t-elle ingénument. Et je me rappelai en effet avoir soigné au dispensaire une Naïlia de ce nom. Elle arrivait de Ben Nezouh ; je l'invitai à partager ma tente, et la diga

disparue, je lui trouvai le visage encore frais. « Te souviens-tu de Zohira? » me dit-elle. Et déjà j'eus le cœur serré. Voici alors ce qu'elle m'apprit:

Il y avait à Ben Nezouh, dans le bataillon d'Afrique, un Joyeux à l'aspect très doux et aux manières très polies. Toutes les Naïliat l'adoraient. Il leur rendait mille services, il allait leur puiser de l'eau, les aidait à ranger leurs cases, à préparer leur cuisine, à recoudre leurs robes, et il fendait pour elles du bois. Elles le payaient en nature, mais comme il était délicat, il n'acceptait en plus que quelques tasses de café ou des bouteilles de bière.

Un soir, vers huit heures et demie, Aïchouch et sa mère s'occupaient à leur cuisine, quand il leur sembla entendre

un soupir assez lugubre sortir de chez Zohira. C'était jour de marché, la cour était remplie de monde. Les deux femmes inquiètes écoutèrent à la porte ; elles frappèrent, crièrent d'ouvrir : personne ne leur répondit. Elles ameutèrent alors les gens. Tout à coup la porte s'ouvre, et le Joyeux s'élance un couteau à la main. Aïchouch tomba sous un coup qu'il lui porta à l'épaule ; la vieille eut deux doigts coupés, en voulant saisir la lame. Un Nomade réussit à maîtriser le forcené dans ses bras. On trouva l'infortunée Zohira étendue sur son tapis : elle avait la gorge ouverte ; un louis d'or de son collier était resté dans la plaie, enfoncé par le couteau.

Au commissariat de police, on ne put

rien tirer du soldat. Son commandant ne fut pas plus heureux. « Misérable, lui cria-t-il en le frappant de sa cravache, tu déshonores le bataillon! » Ce beau geste resta sans effet: l'autre continua de faire le muet, l'abruti, l'irresponsable. Et cependant son crime avait été prémédité: s'il avait tué la malheureuse sans qu'elle poussât un soupir, il s'emparait de ses bijoux, — les bijoux que je lui avais donnés, — il sortait furtivement dans la nuit, rentrait à la caserne avant l'appel et fournissait un alibi. Il laissait près de sa victime un couteau indigène: les soupçons naturellement se portaient sur les Arabes. Un seul détail lui avait échappé: il avait aiguisé son couteau à la manière française.

Et maintenant, continua le Khalife après un assez long silence, je suis sans désir, sans regret, sans révolte: quand le faucon est pris au piège, l'oiseau noble ne se débat pas. Parfois l'envie me prend de raconter ce que j'ai vu, ce qui m'est arrivé, et comment les Barbares ont détruit sous mes yeux un des beaux lieux du monde. Mais dans ce désert où je vis, dans l'existence nomade que je mène, il y a quelque chose de sublime qui exalte et décourage à la fois: la pensée suit le regard, rien n'est là pour l'arrêter, elle se perd dans l'infini, le cœur aussi se dilate, et dans cet état de rêve tout ce qu'on pourrait dire ou faire semble inutile ou médiocre. Pourtant, d'affreux pressentiments, de tristes pensées me poursuivent, surtout

la nuit, quand on n'entend plus rien autour des tentes que le bruit d'une bête entravée qui s'agite, les bracelets de quelque femme amoureuse ou le léger frôlement des myriades de grains de sable que le vent promène sur la dune. C'est alors que je m'inquiète, que je songe à ma vie, que ma passion revient ! Je regrette désespérément de n'être pas sorti vainqueur de la lutte que j'avais commencée, et j'entrevois, pour nous, un sinistre avenir. Si par malheur, un jour, quelque part en Europe, la chance nous devenait contraire, tout resterait-il paisible ici ? Ce n'est pas, cette fois, contre un Abd-el-Kader qu'il nous faudra lutter, ni contre un marabout influent, — car il n'y en a pas d'influents ou plutôt il y en a trop,

et ils se détestent entre eux, — mais dans chaque commune, dans chaque village, le feu s'allumera de lui-même, et pour les mêmes raisons : l'injustice et la misère. Qui aurons-nous pour nous défendre? Ces naturalisés d'hier? ces Italiens, le seul peuple du monde qui se soit fait battre par des nègres? ces Espagnols, établis depuis cinq cents ans au Maroc et qui n'y ont pas fait un pas? ou ces Arabes dégénérés, que nous avons mis partout à la tête des tribus et qui se montreront d'autant plus féroces envers nous qu'ils auront à faire oublier à leurs coreligionnaires leurs exactions et leurs crimes?... Puis je m'endors ou bien le jour apparaît. Tout s'anime autour de moi ; des centaines de formes blanches sortent des tentes brunes ; les

prières montent vers le ciel; les femmes vont traire les brebis; les enfants nus se roulent dans le sable; je vois nos bêtes qui paissent l'herbe rare; pas un nuage, pas un pli dans l'azur; une brise délicieuse précède la chaleur du jour, et je me dis : « Que regrettes-tu? Peut-être tu n'étais pas fait pour vivre au milieu des hommes, ou plutôt il te fallait une humanité vierge encore. C'est ta faute si ton entreprise a échoué : on ne lutte pas avec le destin, et ton destin à toi, c'était d'aboutir ici, à travers les péripéties de ta vie. N'en doute pas : ce n'est point la perversité des hommes qui t'a conduit jusque-là, ce sont les forces de ton cœur. Remercie donc ces puissances obscures, n'accuse personne, apaise-toi. » Voilà,

mon ami, où j'en suis. Je ne demande plus rien à la vie que ce que peut apporter de bonheur le lever et le coucher du soleil, une nuit étoilée, la flûte de roseau, une chanson arabe et la récitation du plus beau des poèmes, l'inimitable Coran. Les contes de mes chameliers, les poésies qu'ils improvisent interminablement en conduisant leurs bêtes, suffisent à tous les besoins de mon esprit. J'accompagne les caravaniers, soit qu'ils aillent dans le Nord acheter du blé et vendre leurs dattes, soit qu'ils se rendent dans une oasis lointaine pour y échanger les produits d'une industrie primitive. La tribu se déplace-t-elle vers quelque endroit où la pluie est tombée, pour y mener paître ses troupeaux, je la suis

dans ces solitudes où règne encore la tranquillité. Et si parfois je me laisse entraîner, comme j'ai fait ce soir, à des regrets superflus, il faut me pardonner et vous dire que vous venez d'entendre le cri d'un vieux Français de France, qui ne peut trouver tout à fait le repos dans les sables, car aussi fataliste que je sois devenu, il y a toujours des questions qui me font bondir le cœur, et je veux croire qu'avec un peu de fermeté et de sagesse nous y pourrions encore quelque chose. »

Nous nous étions levés, et quittant la terrasse, nous descendîmes dans la ruelle, pour nous rendre à la maison voisine, que l'hospitalier En Naçeur met à la disposition de ses hôtes.

Qui n'a accompagné, le soir, un ami malheureux qui s'abandonne aux confidences ? Qui ne connaît ces allées et ces venues devant la porte, ces arrêts et ces reprises d'une conversation qui meurt et qui renaît sans cesse? On se serre vingt fois la main, vingt fois le discours recommence sur un mot, sur une idée. Il semble qu'on n'aura jamais tout dit, que

jamais on n'épuisera les sentiments et les pensées qui se pressent, ces foules profondes de l'âme qui veulent monter à la lumière et s'exprimer dans des paroles. Et quand on essaie, au matin, de ressaisir le fil de ces propos sans suite, il ne reste plus dans la mémoire que quelques notes très simples, que la passion et la nuit avaient prodigieusement orchestrées.

Ah ! comme je voudrais retrouver dans toute son abondance, avec ses clartés et ses ombres, ses silences et son large flot, le monologue passionné de mon ami dans la petite rue silencieuse, puis dans la chambre à colonnes où nous étions entrés ! Ce n'étaient plus des événements, des faits qu'il déroulait devant moi, avec l'âpreté d'un homme qui s'imagine encore engagé

dans la lutte Il s'abandonnait maintenant, sur le ton de quelqu'un qui regrette ce qu'il aime, à tout ce qui montait indéfiniment pour lui d'émotion et de pensée de sa triste aventure. Oh! cette longue plainte, ce lamento sur la misère arabe, ces regrets, ces appréhensions, cet accent prophétique, dans cette chambre nue où une seule bougie allumée projetait bizarrement nos ombres sur les murs blanchis à la chaux! Quand il me souhaita bonne nuit, déjà l'aube blanchissait l'ouverture carrée du plafond par où tombaient le jour et le froid de l'aurore.

CHAPITRE VII

Le lendemain, sur l'oasis, tout était joie et lumière. On eût dit que jamais l'ombre ne pourrait envahir ces vastes champs de clarté. Des tentes rayées, blanches et noires, étaient posées dans la plaine ; des femmes revenaient des puits avec des outres sur l'épaule ; des chameaux, par longues files, s'engageaient dans les crevasses rougeâtres des falaises, pour gagner le plateau où ils allaient

chercher une maigre pâture, au fond de dépressions connues de toute éternité des chameliers. Ces tentes, ces puits, ces troupeaux, cette ville aérienne bâtie de ciment rose, cette oasis bleue sur des terrains vermeils, c'était une image de vie prodigieusement poétique, ancienne et reposante. Il y a donc encore, dans le monde, des oasis, des déserts, des tentes, des chameaux, des puits au milieu des sables, des Abraham et des Rebecca ! Combien les siècles, le temps, c'est peu de chose ! Comme on a vite fait de remonter, à travers les âges, aux plus lointains souvenirs des hommes ! On a vu cela, tout enfant, dans les images de sa petite Histoire Sainte, mais la vie, le mouvement, les couleurs, comment les imaginer !

C'était le temps de la récolte des dattes. Partout de l'or dans les jardins : de l'or entre les aigrettes des palmiers où pendaient les fruits mûrs ; de l'or au-dessus de nos têtes, au bout des longues cordes qui laissaient glisser jusqu'à terre les régimes coupés comme des lustres étincelants ; de l'or dans les carrés des vergers, qui disparaissaient tout entiers sous les lingots amoncelés. Et il faudrait les mots, que dis-je ? la fantaisie de l'Orient, pour donner une idée de ces richesses imaginaires, de ces fabuleux trésors perdus dans ces jardins, au milieu du désert.

Je passai plusieurs jours à Guerrara, en compagnie de mon ami, attendant pour regagner Laghouat le départ de quelques villageois qui se rendaient à Ghardaïa.

Ce jour-là, le Docteur voulut m'accompagner. Nous fîmes ensemble la première étape, — moi sur le petit cheval qui m'avait amené, lui balancé sur un grand méhari. Le silence auquel nous obligeait la différence de nos montures, le souvenir de ses sombres prédictions, et la quasi-certitude que cet homme que j'allais quitter, je ne le reverrais jamais plus, donnaient à mes pensées la morne couleur de la Hammada où nous passions. Avant l'étape de la nuit, nous fîmes halte près d'un petit tas de pierres, seul accident qui retînt le regard dans la triste étendue. « C'est une tombe, me dit le Docteur. Un jour j'aurai la mienne au bord d'une de ces pistes que suivent les caravanes : au lieu de ces tristes cortèges

que l'on voit dans nos cimetières, près de moi ne passeront que des chameliers vêtus de blanc. Ceux qui m'auront connu s'arrêteront pour donner un souvenir au médecin, leur ami; les autres continueront leur chanson de route. Et cela aussi sera bien. »

Autour de nous, sur le grand plateau désert, s'accumulaient l'ombre du soir, le mystère des surprises que ce pays nous réservait peut-être, et le secret de la passion qu'il inspirait à mon ami. Déjà les villageois s'empressaient autour de leurs bêtes, raffermissaient les couffins et les outres sous lesquels disparaissaient leurs mulets et leurs ânes: le moment de nous séparer était venu.

Le Khalife s'approcha de son méhari qui

l'attendait à genoux, et me serrant la main : « Adieu, mon ami, me dit-il. Portez mon salut à ce monde que je n'ai pas oublié. Moi, je retourne à mes Nomades. Allah fait à chacun sa part. Qu'il nous protège tous les deux ! » Il passa la jambe par-dessus la croix qui surmonte la selle, appuya légèrement le pied sur le cou de l'animal, qui se dressa d'un bond. Puis il me fit un dernier geste d'adieu, plein de la résignation islamique. Je le suivis quelque temps du regard. Bientôt il ne fut plus qu'une silhouette mouvante, une ombre dans le soir, un rêve dans la nuit.

Deux jours plus tard, j'arrivai à Laghouat. Je trouvai la petite ville militaire en rumeur, tout animée des cavaliers arabes que les tribus du Sud envoyaient au Maroc. Ils étaient là plusieurs centaines, cavalcadant aux alentours du bureau militaire, ou faisant leurs derniers préparatifs, car ils devaient partir le soir même. Parfois, un des Caïds qui les avaient amenés passait sur quelque beau cheval, dans son burnous brodé d'or; et parmi eux, se distinguait un vieillard à barbe blanche, le Bach' Agha El Hadj Lakhdar, de la grande tribu des Larbaa. Dès le début de la conquête,

il était avec nous ; les vieux soldats d'Afrique, s'il en reste encore d'assez vieux, se rappellent sa barbe rouge, alors qu'en 1840, jeune chef de la même tribu, il se battait à nos côtés. Aujourd'hui, toujours fidèle, toujours droit sur la selle, il nous donnait pour notre nouvelle conquête les enfants de ses enfants.

Le soir, avec toute la ville, je me rendis sur le champ de manœuvres pour voir partir les cavaliers. Ils défilèrent d'abord lentement, dans leur burnous aux couleurs variées et pâlies par le soleil, — chaque goum avec son Caïd et son porte-étendard, devant le Commandant du Cercle qui les passait en revue. Tous, ils avaient le visage voilé d'une légère mousseline qui ne laissait voir que leurs yeux. Cette

mousseline, c'est le mur qui sépare du reste des vivants celui qui s'en va au combat, et c'est aussi l'idée de ces fiers cavaliers que ce mince tissu les défend de la mort mieux que la plus épaisse armure. Mais ce voile, qui prête aux femmes tant de grâce, donnait à tous ces hommes un air farouche, presque funèbre.

Soudain, faisant volte-face, ils repassèrent en tempête devant nous, ne laissant derrière eux qu'un nuage de sable et l'enivrement de leur course. Et moi qui les cherchais encore, quand ils avaient disparu : « O cavaliers arabes ! m'écriai-je en moi-même, tant de fois déjà, depuis un siècle, nous nous sommes trouvés, dans les mêlées, côte à côte ! Aujourd'hui encore vous voici, fiers et fidèles sur vos

petits chevaux, pour les charges guerrières et les joyeuses chevauchées de la mort! Ah! puisse le Khalife, votre ami et le mien, avoir été mauvais prophète! Puissions-nous conserver l'amitié de vos cœurs et ne pas vous donner toujours, pour prix de votre sang, la misère et l'exil! »

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5566-5-12.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 5568-5-12.

